



ETRE UNE FEMME DANS LES ANNÉES 50

DU 10 JUIL. AU 14 NOV. 2021

Les Muséales de Tourouvre

15, rue du Québec
61190 Tourouvre au Perche
02 33 25 55 55
infos.museales@gmail.com



Les Muséales
de Tourouvre

QUELQUES REPÈRES

« La femme idéale est forcément une femme au foyer, qui passe sa journée à s'occuper des enfants, des tâches ménagères et des repas. Le moment fort de sa journée est le moment où le chef de famille rentre du travail : elle peut avoir alors l'immense bonheur de le servir et de veiller à anticiper le moindre de ses désirs. En silence, de préférence, et en souriant gentiment »

Housekeeping Monthly, mai 1955

La Bible

La Bible et sa vision du rôle de la femme dans les sociétés basées sur le christianisme, comme en France, ont influencé les rapports homme-femme pour plusieurs siècles. Symboliquement, Dieu créa Adam, l'homme en premier, et Ève, la femme, le lendemain à partir de sa cote.

L'existence de la femme dépend entièrement de l'homme. Ève a succombé à la tentation et entraîné le monde dans la déchéance. La femme représente donc le sexe « faible », celui qui a failli, celui qui dépend de l'homme.

La préhistoire

La femme préhistorique a d'abord souffert de beaucoup d'a priori et de clichés. On oppose pendant longtemps un homme fort, triomphant à la chasse à une femme frêle. Une vision que l'on doit avant tout aux préjugés qui ont cours jusqu'au début du XXe siècle, où la femme est considérée comme inférieure à l'homme par nature.

Pourtant, dans les sociétés du Paléolithique, les femmes ont un rôle aussi essentiel que celui des hommes.

L'étude des squelettes de néanderthaliens de sexe féminin montre souvent une attache musculaire comparable à celles des hommes. Aucune preuve archéologique n'exclut leur participation à toutes les tâches : portage et éducation des enfants, confection d'outils, d'armes ou de parure, construction des habitats, collecte et cueillette, traitement du gibier, voire participation à la chasse.

L'Antiquité

Les grandes religions antiques et traditions primitives de l'Occident font une large place aux femmes dans les rites. L'Égypte et la Grèce antique comptent autant de dieux, que de déesses. Chaque dieu a son pendant féminin : Jupiter / Junon ; Apollon / Diane... Dans la mythologie, les femmes jouent un rôle de premier ordre : elles ont le pouvoir de vie, mais aussi de mort.

L'Égypte cultive l'image d'Isis. Son importance dans le panthéon égyptien montre à quel point la femme occupe un rôle essentiel dans les croyances, mais aussi dans la société. Les femmes peuvent toucher l'héritage de leur père, choisir leur mari, divorcer et, en cas de veuvage, rester maîtresses de leur destin. Leur relative autonomie a permis à certaines femmes de la haute société de suivre non seulement des enseignements plus poussés, mais aussi de se faire une place dans l'élite. L'Égypte a compté aussi de nombreuses femmes de pouvoir, dont plusieurs reines et une bonne dizaine de pharaons en titre. À l'inverse, chez les Grecs de l'Antiquité, le mythe de Pandore n'est pas sans rappeler celui d'Ève dans la Bible. Il décrit la femme comme l'origine de tous les maux de l'humanité. Le mot « Misogynie » - Haine et mépris des femmes - est formé de deux racines grecques. La femme est une éternelle mineure, voire un bien meuble dont on fait commerce comme les esclaves.

À peine sortie de l'enfance, elle passe un beau jour de la possession de son père à celle de son mari, qu'elle n'a pas choisi.

Le MOYEN ÂGE

Au Moyen Âge, les femmes sont éduquées pour être modestes, travailleuses et soumises. Leur unique but est le mariage et la maternité.

Le mariage est arrangé par les parents dans toutes les classes sociales. Les femmes connaissent plusieurs vies matrimoniales et ont des enfants issus de pères différents. Les parents, ou le cas échéant, l'homme le plus proche, se chargent de conclure les unions successives.

Les seigneurs peuvent exercer sur les futures mariées le droit de cuissage, soit le droit de passer la nuit de noces avec la jeune mariée sans le consentement préalable des jeunes époux. Le viol est rarement puni. Les femmes sont souvent jugées responsables. Il fait alors peser sur la femme et sa famille honte et déshonneur.

Certaines, exclues de la société, se prostituent.

La prostitution est réputée pour être le « plus vieux métier du monde », et attestée depuis l'époque de l'Antiquité gréco-romaine. La prostitution, condamnée par l'Église, est aussi considérée comme un mal nécessaire.

L'essor des villes au XIIe siècle s'accompagne de la réglementation de la prostitution et l'ouverture de maisons closes (fermeture définitive des maisons closes en France en 1946). Après avoir d'abord banni la prostitution, Saint-Louis opte finalement pour la tolérance en régulant l'activité des établissements spécialisés. Elles doivent être signalées par une lanterne rouge et les volets doivent être clos. Les maisons doivent également être situées loin des lieux saints (églises et cimetières), souvent en dehors des murs de la ville. Le dit des Rues de Paris par Guillot (1270) est le plus ancien guide des mauvais lieux de la capitale.

Il désigne plus de vingt rues suspectes dans les trois grands quartiers de Paris : l'Université, la Cité et la Ville.

Les femmes mariées doivent placer leur époux au-dessus de tous les hommes, avec le devoir de l'aimer, de le servir, de lui obéir se gardant de le contredire en toute chose. Douce, aimable, elle veille à ce que son mari ne manque de rien, faisant montre d'une humeur égale. Les coutumes autorisent le mari à corriger son épouse en cas de désobéissance. Mariées, les femmes exercent de nombreux métiers, en ville (servante, blanchisseuse, boulangère) comme à la campagne (garde d'animaux, tissage...). Elles s'occupent des enfants et doivent savoir tenir leur maison. L'Église regarde d'un mauvais œil les femmes instruites. Elle insiste sur l'éducation religieuse. La femme est associée au diable, à la tentation, au péché. Elle incarne le maléfice. Les procès pour sorcellerie sont l'aboutissement de plusieurs siècles de misogynie cléricale. Accusées de magie

noire, de sorcellerie et d'envoûtements, les femmes « hérétiques » brûlent par milliers sur les bûchers de l'Inquisition.

La Renaissance et les Lumières

Dans l'Histoire de France, les femmes ont toujours eu un pouvoir d'influence auprès des hommes, mais c'est une période de l'histoire où l'on observe une concentration de femmes gouvernant le royaume seules ou en collaboration avec des rois, avec ou sans titre de régente : Isabelle de Bavière, Anne de Bretagne, Catherine de Médicis... Issue de la pensée humaniste, ce que l'on a appelé la Querelle des femmes anime les milieux intellectuels durant les trente premières années du XVI^e siècle. Des penseurs de la haute société s'engagent à défendre l'égalité entre les hommes et les femmes. Trois grandes questions sont débattues : le mariage et l'amour, l'éducation des filles et le pouvoir des femmes. La Querelle des femmes va conduire à une réflexion sur la femme elle-même, son statut, son éducation. La polémique glissera d'ailleurs bien vite du mariage aux vertus féminines, puis aux défauts féminins bien sûr et à la nécessaire éducation des femmes. La fracture entre Christianisme et Protestantisme va provoquer un certain changement dans la situation des femmes, car si l'Évangélisme et le Protestantisme favorisent l'apprentissage de la lecture nécessaire à la connaissance de la Bible, l'idéal de l'épouse chrétienne demeure la soumission au mari et l'éducation morale et religieuse des enfants. Les femmes sont de perpétuelles mineures placées sous l'autorité de leur père, puis de leur mari.

Elles sont progressivement exclues des professions à statut légal, frappées d'incapacité juridique et économiquement dépréciées. La plupart des professions lui sont fermées et elle est confinée aux travaux subalternes ou domestiques. À la Renaissance, la courtisane a plus d'indépendance que les épouses. Plaisir et savoir, poésie et sexe, luxe et musique caractérisent la courtisane. C'est la période où naît une institution fondamentale, celle de maîtresse royale. Plusieurs ont eu un rôle politique de premier plan : Agnès Sorel, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées... Ces femmes ont eu un rôle politique, mais également culturel ou religieux, artistique et littéraire. À la veille de la Révolution française, on évalue à 30 000 les simples prostituées de Paris et à 10 000 les prostituées de luxe, les courtisanes. Si peu de femmes accèdent à l'écriture philosophique, elles jouent néanmoins un rôle primordial dans le bouillonnement intellectuel de l'époque, en permettant aux poètes, aux musiciens et aux philosophes de se rencontrer et de confronter leurs idées dans leurs salons. Le phénomène des salons commence à la fin du XVIII^e siècle, dans un contexte prospère. On s'adonne à l'art de la conversation, il s'agit là d'un phénomène parisien et plutôt français. Les salons sont tenus essentiellement par des femmes, souvent issues de la bourgeoisie et ayant des connaissances.

La Révolution française

À la veille de la Révolution, toutes les Françaises sont privées de droits civils et politiques, placées sous la dépendance absolue du père, de l'époux et de la communauté familiale.

Pourtant, le sentiment d'inégalité qui prédomine à cette époque est celui qui sépare les différentes classes sociales : l'inégalité selon la classe tend donc à masquer l'inégalité selon le sexe. Paysannes avant tout, les femmes assument

leurs rôles d'épouse, de mère et de travailleuse. La population féminine est loin d'être homogène, tous les niveaux de fortune et de condition peuvent se rencontrer. Cependant, toutes sont en état de subordination. Au moment où éclate le processus révolutionnaire, seules quelques femmes de haut rang, ou au contraire marginales, revendiquent un véritable égalitarisme, entrant ainsi en politique.

« Tant que les femmes ne s'en mêlent pas, il n'y a pas de véritable révolution » Mirabeau

Si pendant la période révolutionnaire, les femmes se voient décerner le titre de « citoyennes », elles n'obtiennent pas pour autant de droits politiques, car elles n'ont légalement pas le droit de vote. Mais elles font acte de citoyenneté en se rendant aux débats à l'Assemblée ou dans les clubs parisiens, formant également des clubs spécifiques de femmes, à Paris comme en province.

Le Code napoléonien

Le Code civil des Français, le premier code juridique de la modernité libérale, promulgué le 21 mars 1804 par Napoléon I^{er} (1804 – 1815), entérine les acquis de la Révolution. Il inscrit l'enfermement des femmes au sein de la famille : considérées comme des mineures, elles sont soumises, jusqu'en 1970, à l'autorité du père et du mari. Le Code civil consacre ainsi l'incapacité juridique totale de la femme mariée qui est considérée comme une éternelle mineure (majeure seulement pour ses fautes) :

- interdiction d'accès aux lycées et aux Universités,
- interdiction de signer un contrat, de gérer ses biens,
- exclusion totale des droits politiques,
- interdiction de travailler sans l'autorisation du mari,
- interdiction de toucher elle-même son salaire,
- contrôle du mari sur la correspondance et les relations,
- interdiction de voyager à l'étranger sans autorisation,
- répression très dure de l'adultère pour les femmes,
- les femmes célibataires et les enfants naturels n'ont aucun droit.

Mais les droits avancent et reculent régulièrement au cours du XIX^e siècle. Le divorce institué pendant la Révolution, réglementé en faveur des hommes par le Code Civil, disparaît complètement en 1816 pour ne redevenir légal qu'en 1884.

La Révolution industrielle, les premiers mouvements féministes

La Révolution industrielle se concentre plus sur les droits de la classe ouvrière que sur ceux des femmes.

En France, il faut attendre l'influence des premiers mouvements féministes au début du XX^e siècle inspiré des suffragettes du Royaume-Uni pour voir évoluer le statut de la femme et de son image. Le premier mouvement féministe français naît en 1906. Composé principalement de femmes issues de l'aristocratie, elles revendiquent l'autonomie de la femme, l'égalité des droits civils, le droit à l'éducation. Pour cela, elles demandent le droit de vote. L'Union française pour le suffrage des femmes, créée en 1909 par Jeanne Schmahel, compte 12 000 adhérentes en 1914.

La Première Guerre mondiale

Lorsque la guerre de 14-18 éclate, les mouvements féministes sont moins actifs. Toutefois, les femmes se retrouvent impliquées et les féministes voient en cet événement une occasion de prouver que la femme peut très bien remplacer

l'homme. La guerre induit un changement dans le statut des femmes. Les hommes étant dans les tranchées, les femmes sont dans l'obligation de travailler dans les champs, dans les usines, pour l'armement, de gérer les affaires de la maison et d'argent, à la place des hommes. Après la guerre, les veuves doivent assumer pleinement des familles et travailler. Elles prennent de fait le pouvoir en remplacement de leurs maris absents ou morts. Les corsets disparaissent peu à peu. La traditionnelle robe est remplacée par une jupe, un corsage et une veste. La jupe se raccourcit, dévoilant les chevilles en 1916, puis le bas des mollets en 1918.

Les années folles

Au sortir de la Grande Guerre, la société est profondément traumatisée, mais les féministes reprennent leur croisade. Le début des années 20 est marqué par l'apparition d'un nouveau type de femme, la garçonne. Elle revendique la liberté de la femme et souhaite conserver l'autonomie gagnée durant la guerre. Les femmes refusent d'être confinées dans un rôle déterminé par leur âge. On voit des femmes sortir seules, danser, fumer et boire sans leurs maris. Les cheveux sont courts. Les jupes s'arrêtent aux genoux. Les pantalons se propagent. Le premier deux pièces fait son apparition. Le maquillage s'affiche : fards à paupières charbonneux et rouges à lèvres. La conception du corps change du tout au tout. Le mot « gay » en anglais renvoie à une certaine insouciance et à une liberté de mœurs, homosexuelle ou non. L'homosexualité féminine s'affiche et en particulier dans les grandes villes. Il est vrai que la vie festive, la tolérance et surtout l'anonymat de la capitale française permettent à des femmes de vivre plus librement leurs amours homosexuels ou bisexuels que dans les petites villes ou les villages de province. La visibilité lesbienne est réelle dans le Paris des années 1920, où la mode de la garçonne séduit nombre de femmes, et parmi elles, des homosexuelles ou des bisexuelles qui en font un signe de reconnaissance. Le début du XXe siècle annonce la fin de l'acceptation des amitiés féminines telles qu'elles étaient vécues au siècle passé. En 1928, une loi est votée reconnaissant la capacité juridique de la femme.

Au début des années 30, l'image de la garçonne déplaît à la gente masculine qui détourne la femme de son rôle : s'occuper du foyer et élever ses enfants. Les robes sont rallongées et complexifiées : drapées, plissées. Les bustiers moulants mettent en avant les hanches et les seins.

La Deuxième Guerre mondiale

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les robes sophistiquées sont peu à peu abandonnées. Le divorce reste interdit. En 1942, l'avortement est vu comme un crime passible de la peine de mort. Cette loi durcit encore la loi du 31 juillet 1920 sur l'avortement et la contraception, crimes passibles de la cour d'assises. Toute propagande et utilisation des moyens de contraception sont alors interdites. Sous le gouvernement de Vichy, la place de la femme est au foyer. Elle doit être à la fois épouse, mère et ménagère « Travail, Famille, Patrie ». La famille est au cœur de la société. Le 21 avril 1944, le général de Gaulle ratifie l'ordonnance qui donne le droit de vote aux femmes. Les femmes revendiquent également l'égalité des sexes inscrite dans la Constitution de 1946.

Dans les années 1950, la femme s'affirme. Elles ont pris part dans la Résistance, se sont impliquées au côté de De Gaulle tout en menant une vie de famille respectable. Peu

à peu, on attend d'une femme qu'elle sache parfaitement allier réussite professionnelle et vie familiale. La mode se réinspire des années 20 tout en évoluant : les vêtements ne doivent plus entraver les mouvements. Peu à peu, avec le développement des médias et de la publicité, la femme devient consommatrice. Des gammes de produits lui sont dédiées.



PORTRAITS DE FEMMES

BERTY ALBRECHT

UNE ENGAGÉE FÉMINISTE

Berty Albrecht est née le 15 février 1893 à Marseille, dans une famille bourgeoise et protestante d'origine suisse. Après des études classiques, elle passe un diplôme d'infirmière en 1912.

Après le déclenchement des hostilités, Bertie exerce dans les hôpitaux militaires.

Dès 1924, elle commence à s'intéresser à la condition féminine. En 1931, elle devient membre de la Ligue des Droits de l'Homme, et crée, en 1933, une revue, le Problème sexuel, dans laquelle elle défend notamment le droit des femmes à l'avortement libre.

Mobilisée pendant la guerre, elle profite de son poste de surintendante à la manufacture d'armes de Saint-Étienne pour faire passer la ligne de démarcation à des prisonniers évadés. En décembre 1940, elle commence à dactylographier les premiers bulletins de propagande du Mouvement de libération nationale (M.L.N) fondé par Henri Fresnay, son amant. Arrêtée à la mi-janvier 1942,

elle est rapidement relâchée. Arrêtée à son domicile par la police du gouvernement de Vichy fin avril 1942, elle simule la folie et entre en novembre à l'asile d'aliénés du Vinatier, à Bron, où un commando du mouvement Combat parvient à la libérer le 23 décembre. Refusant de passer en Angleterre, elle reprend immédiatement ses activités clandestines et rejoint Henri Fresnay à Cluny, avant d'être de nouveau arrêtée par la Gestapo

le 28 mai 1943. Torturée et transférée à la prison du Fort Monluc à Lyon puis à Fresnes,

elle se donne la mort par pendaison. Inhumée le 11 novembre 1946 dans la crypte du Mémorial de la France combattante au mont Valérien, Bertie Albrecht compte parmi les six femmes nommées Compagnons de la Libération.



CLÉOPÂTRE

UNE FEMME DE POUVOIR

« Sa beauté, considérée en elle-même, n'était pas, dit-on, incomparable au point de ravir d'étonnement et d'admiration dès le premier abord ». Plutarque (46 - 125)

Plutarque fait ici référence à la célèbre reine d'Égypte Cléopâtre VII, Théa Philopator (69-30 av. J.-C.), pourtant réputée pour sa beauté. Élevée à la cour d'Alexandrie, Cléopâtre VII appartient à la haute aristocratie gréco-macédonienne, et non Égyptienne. D'une grande intelligence, d'une culture raffinée, férue de sciences et de littérature, elle maîtrisait parfaitement plusieurs langues : l'égyptien, l'arabe, l'hébreu, le grec ...

Cette maîtrise des langues et la grande intelligence de la reine lui ont permis de jouer un rôle central dans la politique romaine. À la mort de son père, Cléopâtre et son frère cadet Ptolémée XII (à qui elle est mariée) lui succèdent sur le trône. Selon la coutume, elle ne peut régner seule. En 48 av. J.-C., l'Égypte tombe dans la tourmente de la guerre civile qui oppose César à Pompée. Pompée, vaincu par César, se rend en Égypte pensant y trouver le soutien de Ptolémée XII qui le fait assassiner. Cette décision rend furieux César qui profite

des querelles dynastiques pour annexer l'Égypte. Chassée d'Alexandrie par son époux, Cléopâtre entreprend de reconquérir le trône. Cléopâtre a 20 ans quand elle rencontre César, 39 ans son aîné. Du couple naîtra un fils « illégitime », Ptolémée XV. Elle épouse un autre de ses frères cadets, Ptolémée XIV, sur l'injonction de César. Cependant, elle est la seule à détenir réellement le pouvoir, sous protectorat romain. La reine d'Égypte se trouve à Rome lorsque César est assassiné en 44 av. J.-C.. Les guerres civiles reprennent entre Antoine et Octave, les deux héritiers désignés par César. Cléopâtre retourne alors à Alexandrie, où elle fait assassiner son frère-époux Ptolémée XIV afin de régner seule. L'Orient revient à Marc Antoine qui se rend en Égypte et rencontre Cléopâtre. C'est alors que débute une liaison qui durera dix ans qui verra la naissance de trois enfants. Cléopâtre et Marc-Antoine se suicident après la bataille d'Actium, qui assure à Octave le contrôle de l'Empire romain, et donc de l'Égypte en -30 av. J.-C. Cléopâtre a pris le parti de Marc Antoine. Après leurs morts, Octave a mis en place une propagande anti-Antoine et anti-Cléopâtre. Ainsi, les auteurs romains, des années qui suivent la mort de Cléopâtre ont développé une légende noire de la reine. Cléopâtre est alors décrite comme une séductrice sans état d'âme.



PORTRAITS DE FEMMES

COCO CHANEL

Gabrielle Bonheur dît « Coco » Chanel voit le jour à Saumur en 1883. Orpheline à 12 ans, elle grandit dans un orphelinat avec ses soeurs. Elle apprend la couture auprès de sa tante et débute sa carrière en 1903 dans un atelier qui fabrique des trousseaux et layettes. Dès 1907, attirée par la scène, Coco Chanel chante dans les cafés à Vichy. Elle garde de cette époque son surnom « Coco ». Elle y rencontre son futur protecteur, Etienne Balsan, qui l'introduit dans la vie mondaine. Ce dernier lui présente Arthur « Boy » Capel, le grand amour de Coco Chanel. Les dames devaient respecter des codes sociaux. Elle décide alors de porter ses propres créations. Elle confectionne des chapeaux et développe un style plus sobre et élégant que celui de la mode de l'époque. Elle veut libérer le corps de la femme. Son amant lui prête l'argent nécessaire pour ouvrir son 1er salon, situé au 31 rue Cambon. Pendant la guerre, la pénurie de tissu l'amène à se fournir en jersey, une matière réservée alors aux sous-vêtements. C'est un succès. Coco Chanel, à travers des robes

droites et le pantalon jusqu'alors réservé aux hommes, exprime un style avant-gardiste, androgyne. En 1921, elle lance son propre parfum, le célèbre N°5 de Chanel. En 1926, Coco Chanel dessine la fameuse petite robe noire, couleur alors réservée au deuil. Après plusieurs années passées en Suisse, en 1954, elle se décide à revenir à Paris pour reprendre ses activités. Elle a alors 71 ans. Coco s'installe définitivement dans ses appartements de l'Hôtel Ritz. Elle crée de nouveaux modèles qui deviendront des classiques, comme le tailleur en tweed. Elle vit entre ses appartements et sa maison de couture. Coco Chanel décède en janvier 1971, à l'âge de 87 ans.



ÈVE

UNE PÉCHERESSE

Étymologiquement, son nom signifie « vie » en hébreu.

La tradition judéo-chrétienne a déformé grandement l'image de la « première » femme en lui attribuant exagérément la responsabilité des malheurs de l'humanité, à l'instar de Pandore dans la culture hellénistique.

Dieu crée « Adam » avant de découvrir que ce dernier se morfond dans la solitude.

Il le fait alors sombrer dans une torpeur, lui retire une côte pour façonner « Ève ».

Les deux personnes jouissent de la félicité éternelle dans le « paradis terrestre ».

À la suite d'une ruse du serpent, Ève consomme le fruit défendu, la pomme,

avant de la partager avec Adam. Le couple se découvre « nu » et comprend qu'il vient de commettre le péché de désobéissance. Dieu les punit en les chassant du « paradis terrestre ». Ève est considérée depuis comme responsable des malheurs de l'humanité. Cette interprétation reflète le caractère proprement patriarcal tant du texte lui-même (l'homme exerce un contrôle sur la femme) que d'une compréhension androcentrique (mode de pensée consistant à envisager le monde uniquement du point de vue du sexe masculin) qui justifie et normalise la prédominance du caractère masculin. Cela conduit à enfermer les femmes dans la « faute » et à légitimer le sexisme quotidien perçu comme une « juste punition ».



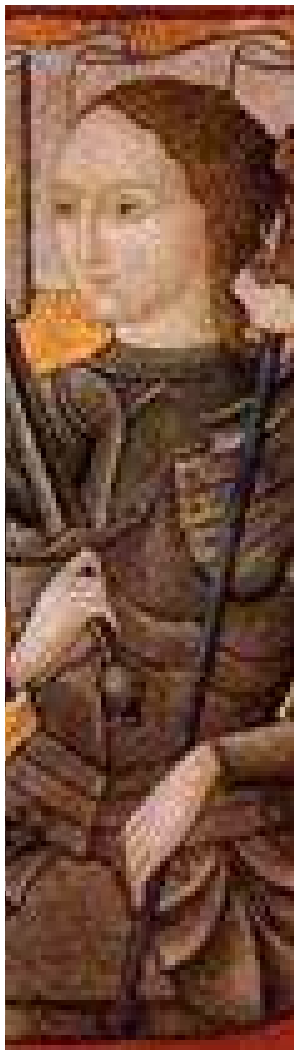
HUBERTINE AUCLERT

UNE SUFFRAGETTE

Hubertine Auclert est née en 1848 à Saint-Priest-en-Murat dans l'Allier. À treize ans, après la mort de son père, elle est mise au couvent. Quand elle en sort en 1869, c'est en tant que « militante anticléricale » qu'elle rejoint Paris.

Cette grande militante féministe est surtout connue pour sa lutte pour le droit de vote des femmes. Elle est surnommée « la première suffragette » ou la « suffragette française ».

Fervente républicaine, elle est remarquée par Victor Hugo qui la fait entrer au journal *l'Avenir des femmes*. Influencée par Maria Deraismes (1828-1894) et par Léon Richer (1824-1911), les directeurs du journal, elle s'engage dans le mouvement pour défendre, de manière radicale, le droit des femmes et en particulier le droit de vote. Dans ce but, elle fonde en 1876, la société appelée « Le droit des femmes » qui devient en 1883 « Le suffrage des femmes ». Elle lance en 1881 un journal, *La Citoyenne*, pour défendre la libération de la femme, en recevant le soutien de figures du mouvement féministe comme l'écrivain et journaliste libertaire Séverine (1855-1929) ou la jeune



JEANNE D'ARC

UNE SORCIÈRE

Jeanne d'Arc est née en 1412 à Domrémy, aux marches de la Lorraine, dans une famille de paysans nommée « Darc ». Selon la légende, Jeanne est une fillette pieuse, illettrée et gaie. À l'âge de 13 ans, lors d'une apparition, l'archange Saint-Michel lui ordonne de conduire le Dauphin à Reims pour le faire sacrer et de « bouter les Anglais hors de France ».

Elle part à Chinon pour rencontrer le futur Charles VII. Elle lui fait part des voix qu'elle a entendues. Méfiant, Charles lui fait subir des interrogatoires menés par les autorités religieuses à Poitiers, qui vérifient entre autre sa virginité. Elle leur fait quatre prédictions : les Anglais lèveront le siège d'Orléans, le roi sera sacré à Reims, Paris rentrera dans le domaine royal de Charles et le duc d'Orléans reviendra de sa captivité en Angleterre.

Charles accepte de lui confier une armée pour libérer Orléans. Surnommée la Pucelle, elle partit pour Orléans vêtue d'une armure et d'une épée. Dans la nuit du 7 au 8 mai 1429, Jeanne remporte la victoire contre les Anglais. Le 17 juillet 1429, Charles est couronné roi de France dans la cathédrale de Reims en présence de Jeanne et il prend le nom de Charles VII.

dianiste peintre et sculpteur Marie Bashkirtseff (1858-1884).

Elle dénonce en 1884, la loi sur le mariage qu'elle juge très défavorable aux femmes et propose la mise en place d'un contrat de mariage avec séparation des biens. Elle fait partie, en 1900, des fondatrices du Conseil national des Françaises, une organisation ayant pour but de fédérer les groupes féministes en France.

Hubertine Auclert poursuit son militantisme féministe jusqu'à sa mort en 1914. Elle est enterrée au cimetière du Père-Lachaise à Paris.

Jeanne d'Arc a rempli sa mission : donner à la France un roi légitime. Jeanne d'Arc tente ensuite de libérer Paris avec l'accord du roi. Cette tentative se solde par un échec. Elle est faite prisonnière à Compiègne, le 23 mai 1430, par les Bourguignons. Vendue aux Anglais, elle est emmenée à Rouen pour être jugée par un tribunal religieux français. On l'accuse d'hérésie. Elle est brûlée vive sur la place du Vieux-Marché à Rouen, le 30 mai 1431.



LES AMAZONES

UNE FEMME GUERRIÈRE

Les récits les plus connus sur les Amazones viennent de l'Antiquité grecque. Ils parlent d'un peuple de femmes guerrières qui auraient vécu en - 1200, au bord de la mer Noire.

Les Amazones seraient filles d'Arès, dieu de la guerre et de la nymphe Harmonie. Les Amazones, guerrières et chasseresses, étaient représentées de la même manière qu'Artémis, vêtues d'une robe légère à taille haute adaptée à la course. Ces femmes vivaient entre elles. De leur union avec des étrangers, elles ne gardaient que les enfants de sexe féminin. Elles leur donnaient une éducation sportive et guerrière.

Bien qu'aucune représentation ne le confirme, elles brûlaient le sein droit de leurs filles pour leur faciliter l'exercice de l'arc : c'est pourquoi leur nom signifie en grec « celles qui n'ont pas de seins ». Quant aux garçons, les uns disent qu'elles les tuaient, et d'autres qu'elles les renvoyaient à leur père. Elles se gouvernaient seules, se passant en toute chose des hommes qu'elles n'admettaient qu'à des travaux serviles et dégradants. Mythe ou réalité, les Amazones fascinent encore. En 2012, des fouilles

archéologiques, conduites par l'archéologue Jeannine Davis-Kimball à la frontière entre la Russie et le Kazakhstan, ont permis de mettre au jour des tombes de femmes guerrières, enterrées avec leurs armes, entre 600 et 200 av. J.-C., probablement cavalières comme le révèle l'analyse des os. Des historiens suggèrent que les Amazones pourraient correspondre historiquement aux femmes guerrières des peuples nomades scythes et sarmates, peuple du nord du Caucase.



MARIANNE

UN SYMBOLE

Avant 1789, Marie Anne est un des prénoms les plus portés par les femmes domestiques. Cela fait l'objet de mépris pour l'aristocratie qui cesse de donner ce prénom à ses enfants et en fait même un prénom populaire et de mauvais goût.

Ce sont d'ailleurs les monarchistes qui vont, les premiers, désigner la République en l'appelant parfois Marianne, parfois La Gueuse. Ce surnom méprisant est repris par les révolutionnaires puis par les républicains en faisant bien au contraire une fierté, celle de symboliser le petit peuple. Marianne servira d'ailleurs à parler secrètement de la République quand les régimes monarchiques ou impériaux feront la guerre aux républicains.

Dans les premières représentations de Marianne, on la confond souvent avec la Liberté puisqu'elle est souvent coiffée d'un bonnet phrygien comme la représentaient déjà les Romains près de 2000 ans auparavant. En 1792, elle est armée. En 1848, elle est fort sage, sans arme. Mais quasiment toujours le sein nu. C'est en 1877 qu'elle s'impose définitivement et qu'on la trouve dans quasiment toutes les mairies où elle remplace le buste de Napoléon III. Elle s'impose aussi dans la vie quotidienne,

figurant sur les pièces de monnaie (à ne pas confondre avec la Semeuse), sur les timbres-poste également. Elle figure depuis 1999 sur la totalité des documents officiels des ministères aux côtés des trois couleurs et de la devise « Liberté, Égalité, Fraternité ».



MARIE DUPLESSIS

UNE COURTISANE

Rose Alphonsine Plessis dite Marie Duplessis, comtesse de Perregaux est née le 15 janvier 1824 à Nonant-le-Pin, dans une famille extrêmement pauvre. Elle doit travailler dès son plus jeune âge. À 15 ans, elle trouve une place de blanchisseuse à Paris. Il est impossible, pour les jeunes filles de l'époque, de survivre sans le soutien de leur famille. Un riche commerçant fait d'elle sa maîtresse et l'installe dans un appartement, ce qui ouvre sa fulgurante carrière de « femme entretenue ». Elle devient rapidement une courtisane en vue. Un de ses protecteurs s'occupe de son éducation : elle apprend à lire, écrire, jouer du piano. Elle prend alors le nom de Marie Duplessis et tient un salon, fréquenté par des hommes politiques et des écrivains.

La jeune femme épouse en janvier 1846 à Londres, le comte Edouard Perrégaux qui lui donne son nom et son titre. Mais elle rentre seule en France pour reprendre sa vie parisienne malgré la phtisie (le nom donné à cette époque à la tuberculose). Elle meurt de cette maladie le 3 février 1847, à 23 ans dans son apparte-

ment de la Madeleine, seule et ruinée, si bien qu'elle est enterrée dans une fosse commune.

Cette célèbre courtisane française a inspiré à Alexandre Dumas Fils le personnage de Marguerite Gautier dans *La Dame aux camélias*, et celui de Violetta Valery dans l'opéra *La Traviata* de Giuseppe Verdi.

“Grande, très mince, noire de cheveux, rose et blanche de visage. Elle avait la tête petite, de longs yeux d'émail comme une japonaise, mais vifs et fins, les lèvres du rouge des cerises, les dents les plus belles du monde, on eût dit une figurine de Saxe.” A.Dumas



OLYMPE DE GOUGES

UNE RÉVOLUTIONNAIRE

Elle est née en 1748 à Montauban dans une famille bourgeoise, sous le nom de Marie Gouze. Lorsque son mari décède, elle part vivre à Paris où elle change de nom : elle se fait alors appeler Olympe de Gouges. La loi française interdisant à une écrivaine de publier un ouvrage sans le consentement de son époux, elle ne se remaria jamais. Elle entretiendra une liaison jusqu'à la Révolution. Grâce au soutien financier de son amant, Jacques Biétrix de Rozières, elle mène un train de vie bourgeois.

Son combat est celui de la place des femmes dans la société. S'adressant à Marie-Antoinette pour protéger « son sexe », elle rédige une *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne*, calquée sur la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* de 1789, dans laquelle elle affirme l'égalité des droits civils et politiques pour les deux sexes.

Véritable visionnaire, Olympe de Gouges demande l'instauration du divorce, qui est adopté par les Girondins quelques mois plus tard. Elle réclame également la suppression du mariage religieux, et son remplacement par un contrat civil signé entre concubins, qui prendrait en compte la reconnaissance

des enfants nés hors mariage. S'indignant de voir les femmes accoucher dans des hôpitaux ordinaires, elle demande la création de maternités.

Ses accusations contre Marat et Robespierre et sa dénonciation de la dictature montagnarde la conduisent à la guillotine le 3 novembre 1793.

LA FEMME MÉNAGÈRE

« La plus utile et la plus honorable science à une femme, c'est la science du ménage ».

Montaigne

Les années 1950 à 1960 sont fréquemment perçues comme celles de l'âge d'or de la famille avec une augmentation significative du nombre d'enfants et un retour de la femme au foyer. Cette femme au foyer est à la fois épouse, mère et ménagère. Elle doit se consacrer pleinement à la vie familiale : épouse aimante qui doit contribuer à l'épanouissement du couple, mère attentive à l'éducation, au bonheur et à la réussite de ses enfants mais aussi ménagère qui se dévoue pleinement aux activités domestiques.

La politique nataliste et la politique de reconstruction de la France accèdent la généralisation de l'enseignement ménager institué par le régime de Vichy dès 1940. Ce gouvernement rend obligatoire l'enseignement ménager pour revaloriser la famille et maintenir les femmes au foyer. Dispensée exclusivement aux filles, cette discipline scolaire a un objectif bien déterminé : faire d'elles de bonnes épouses en reproduisant le rôle domestique qu'occupe leur mère dans la sphère familiale. Il s'agit de cours d'économie domestique et d'éducation ménagère : puériculture, hygiène alimentaire, cuisine, entretien de la maison, blanchissage, repassage, couture, entretien des vêtements, divers travaux manuels, jardinage, etc.

L'arrivée de certains concours ne fait qu'accentuer cette notion. D'abord, concours de la « meilleure ménagère » inventé en 1927 puis réinstauré sous le nom de « Fée du Logis » en 1948, il est organisé par l'Union Nationale des Caisses d'Allocations familiales. Ce concours couronne chaque année la meilleure ménagère parmi des centaines de milliers de jeunes filles issues des provinces françaises. Diverses tâches domestiques sont à effectuer mais également des examens écrits et oraux. C'est au Salon des Arts ménagers à Paris, au Grand Palais, que les lauréates sont récompensées par de nombreux prix. La grande gagnante du concours, « La Fée du Logis », se voit offrir une cuisine toute équipée avec les appareils électroménagers dernier cri.

Dans cette période de reconstruction et de réaménagement des bâtiments anciens, les Français sont à la recherche d'un nouvel art d'habiter. De nouveaux matériaux et leurs utilisations

sont mis en avant, comme le plastique ou le Formica. Le gaz et l'électricité connaissent leurs heures de gloire en tant qu'énergie et inspirent de nouveaux appareils. Les innovations font rêver et se perfectionnent sans cesse : aspirateurs, cocotte-minute, fers à repasser, machines à laver le linge, machines à laver la vaisselle, radiateurs, réfrigérateurs, sèche-cheveux et robots multifonctions.

Grâce à la mécanisation d'un certain nombre de tâches ménagères, la charge domestique est allégée et simplifiée. L'hygiène, la qualité de vie, le confort et le loisir sont devenus les concepts clés marquants de cette période.

La publicité des années 1950 exploite les clichés de la vie courante et n'hésite pas à les exagérer, voir à les caricaturer : le stéréotype de la femme ménagère y est omniprésent.

La femme française ne semble avoir qu'un seul rôle, celui de femme au foyer qui doit exécuter toutes sortes de tâches ménagères à longueur de journée : entretien domestique, achats, préparation des repas, etc. Les publicitaires s'en donnent à cœur joie en mettant en scène la ménagère dont la fierté se mesure à la propreté de son intérieur.

LE SALON DES ARTS MÉNAGERS

Le premier « Salon des Appareils ménagers » est créé en 1923 à l'initiative de Jules-Louis Breton (ancien ministre des inventions et directeur de l'Office National des recherches scientifiques et industrielles). Ce salon est installé dans les baraquements de la Foire de Paris, au Champ de Mars. Créé pour récompenser les inventeurs des meilleurs appareils ménagers, ce salon remporte un grand succès. Dès 1926, il s'installe au Grand Palais. Aux appareils ménagers viennent s'ajouter des produits et matériels nécessaires à l'installation et à l'organisation de la maison : désormais, le salon sera nommé le « Salon des Arts ménagers ».

Alors que les années 1960 correspondent à l'apogée des Trente Glorieuses et à l'investissement d'une majorité des ménages dans un équipement lourd (réfrigérateur, lave-linge, téléviseur), le salon des arts ménagers connaît le début de son déclin : les magasins se multiplient dans toutes les villes de France et il n'est plus donc utile d'aller à Paris pour découvrir des nouveautés.

Ce sont désormais les représentants ou les commerçants des « maisons de cadeaux » ou d'« électroménager » qui effectuent le déplacement pour sélectionner leurs produits. Le dernier Salon a lieu en 1983, il est ensuite remplacé par le Salon de l'équipement domestique (Promodo).

Moulinex

En 1932, Jean Mantelet, cogérant de la Manufacture d'emboutissage de Bagnole « Mantelet et Boucher », invente le moulin à légumes. Inventeur autodidacte et passionné par les objets pratiques et utiles, cette première idée lui vient en mangeant une purée pleine de morceaux avec son épouse. Il crée donc un appareil à manivelle (donc manuel) capable d'écraser tous les légumes et de les réduire en purée. Vendu 15 francs, il décide de commercialiser son moulin à légumes en faisant le tour des foires, d'abord à Lyon puis à Paris, avec une distinction par le Concours Lépine. La production de masse démarre et permet d'en réduire le prix. C'est le début du succès avec 2 millions d'appareils vendus entre 1933 et 1935. De cette invention naît la société Moulin-Légumes.

En 1937, la petite usine de Bagnole étant saturée, Jean Mantelet décide de s'installer en Normandie, à Alençon. Il décline son produit phare, le presse-purée. Il y a donc la « moulINETTE », le « moulISEL », le « moulIPOIVRE », le « mouli-moutardier »...

Avec l'après-guerre vient l'ère de l'électrique. Fini le manuel et le mécanique, il faut installer un moteur sur les appareils de consommation courante. En 1956, le premier moulin à café électrique sort de l'usine : un modèle nommé Moulinex qui se vendra tout de même à 1,5 million d'exemplaires.

En 1957, Mantelet rebaptise son usine Moulinex, du nom de son moulin à café. Mantelet développe en moyenne trois nouveaux produits par an, comme le hachoir électrique, l'aspirateur, la centrifugeuse, la rôtissoire, la yaourtière, le presse-agrumes, l'ouvre-boîte électrique, etc. Le succès grandissant de l'entreprise repose sur des produits de qualité, où le design tient un rôle important, à usage facile et à des prix inférieurs au marché. Avec son slogan « Moulinex libère la femme », la marque accom-

pagne à travers l'équipement ménager, l'émergence de la société de consommation des Trente Glorieuses.

Au début des années 1980, Moulinex est le fabricant n° 1 du petit électroménager en France. La production journalière atteint 180 000 appareils pour un effectif de 10 700 salariés répartis dans 12 usines.

« Formica, c'est formidable »

Le Formica® est un matériau inventé aux États-Unis en 1913.

Le « plastique stratifié Formica® » est un assemblage de feuilles de papier kraft qu'on imprègne de résine de synthèse.

Au départ, il est utilisé comme isolant électrique en remplacement du Mica. Rapidement repéré pour ses qualités et sa facilité de manipulation, il fait son entrée dans le monde de la décoration dans les années 1950. Ce matériau a des avantages et des utilisations multiples : les coloris sont nombreux et inaltérables puisqu'intégrés dans la résine, il est facile à manipuler, applicable sur tout, esthétique, résistant à tout, aux chocs, aux acides, facile à nettoyer, inusable, etc. « Ah quel bonheur d'avoir un mari bricoleur qui recouvre tout de Formica ! » peut-on entendre dans une publicité en 1956.

Le réfrigérateur

Le réfrigérateur entre dans les cuisines françaises en 1929. La marque américaine créée par General Motors a décidé de conquérir le marché international. Déjà vendu aux États-Unis à un million d'exemplaires, il est distribué en France par la firme suédoise Electrolux. Le réfrigérateur nommé frigidaire devient très vite un nom commun – avec son diminutif « frigo ». En 1931, Frigidaire utilisera pour la première fois le fréon comme gaz réfrigérant.

L'aspirateur

En 1906, James Spangler, concierge dans un grand magasin dans l'Ohio et allergique à la poussière, invente un aspirateur électrique à partir d'un ventilateur, d'une caisse à savon et d'une taie d'oreiller.

Breveté en 1908, le système est vendu à l'entreprise de son cousin William Hoover : Hoover Harness and Leather Goods Factory, qui le nomme balai à succion mécanique. En 1936, la compagnie « Hoover » dépose le brevet pour un nouvel aspirateur efficace à tuyau amovible.

Une nouveauté qui va devenir une caractéristique commune à tous les aspirateurs modernes.

En Angleterre, le mot hoover est passé dans le langage courant, et « passer l'aspirateur » se dit couramment, *to hoover*.

La cocotte-minute

L'autocuiseur, aussi connu sous le nom commercial de cocotte-minute, a révolutionné le quotidien de la ménagère en inaugurant la cuisson vapeur, rapide et diététique. Denis Papin, que l'on connaît pour avoir inventé la machine à vapeur, avait d'abord conçu, dès 1679, une marmite en fonte épaisse nommée « digesteur », munie d'une soupape de sécurité et d'un couvercle à pression bloqué par une traverse à vis.

L'« Auto-Thermos » des Ateliers de Boulogne, présenté à Paris au Salon des Arts ménagers de 1926, remporte la médaille d'or du concours Lépine et connaît un certain succès au cours des années 1930, mais son prix est élevé et son maniement délicat. En 1948, Roland Devedjian invente des autocuiseurs en fonte d'aluminium et fermeture à baïonnette, commercialisés sous le nom de Cocotte-Minute, mais sa société fait faillite : elle est finalement rachetée par le Groupe SEB, qui produit en 1953 des autocuiseurs moins chers, en aluminium embouti. Dès 1954, la Cocotte-Minute, marque déposée par Seb, se vend à 130 000 exemplaires. En 1960, il s'en vend 500 000 par an !

Le Larousse ménager illustré

Le Larousse ménager illustré, dont la première édition date de 1926, constitue un véritable guide pour la vie quotidienne de la parfaite ménagère : la cuisine, la connaissance du mobilier régional et moderne, l'utilisation du chauffage, l'éclairage des pièces de la maison, l'art de la reliure, le traitement des tâches sur les différentes matières, les animaux utiles et nuisibles, les soins de la personne, le vêtement ou encore le jardinage ne sont que certains des points qu'il aborde en détail.

Une seconde édition datant de 1955 et composée de 1168 pages est publiée sous le titre de *Nouveau Larousse ménager*.

Cette nouvelle édition compte plus de 3000 articles, 72 pages en couleur représentant 240 sujets et 2700 illustrations

en noir et blanc.

La cuisinière électrique

C'est vers 1890 que la cuisinière électrique fait son entrée dans l'Histoire. Il faut attendre les années 1920 pour que soient commercialisés les premiers modèles grands publics. Au début des années 1950, presque tous les foyers français sont reliés au réseau électrique. L'électroménager entre en force dans les foyers, et la cuisinière électrique supprime les poêles à bois et à charbon.

Quelques pensées provenant d'un ouvrage datant de 1946,

L'intimité conjugale, le livre de l'épouse, par Pierre Dufoyer

« La vision masculine de la vie est des événements est ordinairement plus synthétique ; elle saisit mieux l'essentiel, les grandes lignes ; elle est aussi plus froide et plus stable, le jugement étant moins influencé par la sentimentalité. L'homme est bâti pour l'action, la création. Il aime de construire, d'organiser le « monde » ; par contre, il sympathise moins aux « êtres » vivants, il est moins sensible, moins accessible à la pitié et à la compassion... »

La vision féminine de la vie est plus analytique, plus nuancée ; elle repère mieux les détails et s'en préoccupe bien davantage. Plus imprégnée de sensibilité et de sentimentalité, cette vision est beaucoup plus chaude, plus sympathique aux êtres vivants, surtout aux faibles et aux souffrants ; plus intuitive et plus souple, elle est aussi plus ondoiyante et plus mobile... »

« Il faut « vouloir » épanouir son compagnon ; pour cela, il faut d'abord comprendre sa psychologie, sa conception de l'amour, ce qu'il attend et souhaite recevoir du mariage et de son épouse ; il faut ensuite s'adapter à ses désirs et à ses espoirs et tâcher d'y répondre. »

« Il faut que chaque épouse envisage son mariage comme une « mission » à remplir : celle d'épanouir vraiment son conjoint, en s'adaptant à lui. Il faut qu'elle veuille, consciemment et délibérément, réaliser cet épanouissement, au travers des difficultés inévitables et grâce aux victoires nécessaires sur son égoïsme. »

« Une épouse a besoin de direction, de fermeté et elle est heureuse d'avoir auprès d'elle quelqu'un de fort sur qui s'appuyer. »

« Tu peux mettre ton mari au courant de tes difficultés ménagères. Soit, fais-le, mais fais-le sobrement.

Que ta conversation ne roule pas uniquement ni principalement, sur des questions matérielles.

Il a déjà assez de difficultés au-dehors : apprend à porter, seule, celles qui t'incombent. Tu gères le ministère de l'Intérieur ; lui celui des affaires étrangères. »

« Une fois mariées, trop de jeunes femmes négligent leur « home » et leur personne. Il faut que ton intérieur soit propre, agréable, riant, clair et chaud. Il n'est pas nécessaire pour cela d'habiter un palais. Une main féminine habile peut admirablement transformer une chambre, introduire ordre, gaieté, joie, soleil.

Dans un « chez-soi » aussi riant, aussi sympathique, le mari revient volontiers. C'est une des raisons pour lesquelles il importe tant que l'épouse ne travaille pas au-dehors ; sinon, comme elle rentre à peu près aux mêmes horaires que son mari, le logis se trouve froid et en désordre, dans la hâte les repas sont peu soignés, Madame est pressée, énervée... si bien que, très vite, Monsieur s'habitue à chercher ailleurs chaleur, confort et distraction. »

UNE ÉPOUSE PARFAITE

La place de la femme est contradictoire dans la société française. Elles ont obtenu quelques droits, ont un profond désir d'émancipation, mais les cadres sociaux de la France ne le permettent pas, étant trop traditionnels. Notamment le cadre marital qui est un carcan malgré la professionnalisation accrue des femmes mariées. La femme est toujours sous une dépendance financière, elle n'a pas le droit de posséder un compte bancaire. « Le chef de famille » doit l'autoriser à travailler... Alors que les femmes travaillent déjà (à près de 50%) dès 1900, et malgré quelques avancées pendant les guerres mondiales, la femme retourne au foyer et souvent, concilie un travail et sa maison. Le travail domestique est encore valorisé dans les années 50 mais sa valeur décroît à mesure que les objets et les innovations, le prix des produits manufacturés décroît lui aussi. Une femme sait faire des économies. Quand un homme se mariait au début du XXe siècle, cela signifiait que la femme faisait toutes les tâches, laver ses chemises, allumer son feu, faire le ménage, faire sa cuisine. En se mariant, on épousait une domestique qui faisait tout à la maison. A partir des années 50 et a fortiori les années 60, une femme coûte plus d'argent qu'elle n'en fait économiser car cette dernière doit équiper la maison, s'acheter des vêtements afin de représenter la femme parfaite.

Le mariage

Dans les années 50, le mariage était un passeport social dont on ne pouvait se passer. Après le chaos de la Seconde Guerre mondiale, qui a renversé tous les piliers de la civilisation d'avant-guerre, c'était une garantie de stabilité dont ne pouvait se passer une société qui peinait à se reconnaître dans le miroir. En 1955, on célébrait 310000 mariages et un tiers des jeunes femmes de 20 ans étaient mariées, 80% des femmes de 30 ans.

Par conséquent, on accordait une importance presque sacrée au mariage, et le divorce, légal depuis la loi Naquet de 1884, était une tragédie à éviter à tout prix en particulier, évidemment, lorsqu'on était une femme. Les femmes étaient alors élevées dans l'unique objectif de devenir des épouses, de passer du statut imparfait de « mademoiselle » à un « madame » bien plus respectable. Le mariage représente l'objectif de carrière de la femme.

« Réussir son mariage est un job à part entière, qui requiert des qualités de diplomate, de femme d'affaires, d'une bonne cuisinière, d'une nurse expérimentée, d'une maîtresse d'école, d'une politicienne et d'un mannequin » (Making a Marriage Work, citation d'Emily Mudd, conseillère conjugale).

Autrement dit, pour réussir son mariage, une femme a intérêt à abandonner son emploi et à mettre toutes ses ambitions dans son mariage : après tout, être une épouse n'est-il pas le plus beau métier du monde ? Et c'est loin d'être aisé : la femme idéale cumule les casquettes, puisqu'elle doit pouvoir tenir la maison, gérer les enfants, se faire belle, et masser les pieds de son mari quand il les pose sous la table en rentrant du travail.

A cette époque, l'alcoolisme, l'infidélité et les violences ne sont pas des motifs suffisants pour qu'une femme divorce. Bien au contraire : dans les années 50, si le mari a des vices, c'est à cause des femmes qui n'ont pas su les contenir comme il se doit.

Il est fréquent d'expliquer aux femmes victimes de violences conjugales que si leurs maris les frappent, elles doivent apprendre à arrêter de les énerver, à les aider à se détendre et à se relaxer. Etre plus indulgentes avec eux permettrait également de ramener harmonie au sein du foyer et

d'en faire « des épouses heureuses ».

Fidélité imposée et désirs brimés sont les deux mamelles de la condition féminine à cette époque.

Evidemment, la société des années 50 ne s'adresse qu'à la partie hétérosexuelle de la population.

Dans une conception exclusivement hétérosexuelle du couple, la séduction est réduite à son strict minimum.

Si elles ne se plient pas au moindre des désirs de leur époux, et qu'elles ne satisfont pas leurs « besoins », c'est également un motif légitime d'infidélité. Pour les spécialistes du mariage des années 50, les hommes sont pareils aux mâles alpha d'une meute de loups : « il est naturel qu'ils mangent toujours les meilleurs morceaux d'une prise, parce qu'ils sont supérieurs, tout simplement ». Emily Mudd

On retrouve systématiquement les mêmes arguments : un mari trompe son épouse lorsque celle-ci se laisse aller, qu'elle ne se fait plus belle, qu'elle prend du poids... un discours sexiste qui sous-entend que la valeur de la femme est inhérente à sa beauté, et qu'elle mérite moins de respect lorsque son physique se dégrade.

C'est pourquoi, il est essentiel qu'une femme soit toujours désirable et avenante malgré une journée passée à travailler à la maison. Sa journée ne doit même pas être mentionnée dans la soirée suivant le retour du mari. Ces choses-là ne méritent pas d'être racontées, elles ne sont rien comparées au dur labeur du mari, qui lui, est en charge de ramener l'argent à la maison.

On retrouve une opposition entre travail productif et travail à la maison. Elle se retrouve dans les rapports homme/femme. Malgré tout, dans les faits, les femmes ne sont pas seulement à la maison, la moitié d'entre elles travaillent, souvent à temps partiel, s'occupent très largement de l'éducation des enfants.

La notion de chef de famille est d'ailleurs très relative dans les faits, c'est le salaire, en plus des restrictions juridiques qui en font un chef, mais sur le terrain c'est très souvent la femme qui est gestionnaire du logis et la véritable cheffe de famille.

LE SALON, PIÈCE À TOUT FAIRE OU CELLE DU MARI ?

Si la cuisine apparaît indéniablement comme la place de la femme, le salon quant à lui, est la place du mari.

Le fauteuil est son trône, où il règne sans devoir être dérangé. Lecture du journal, écoute de la radio, de la télévision naissante qui ne diffuse qu'en soirée dans les premiers temps. Pourtant dans l'idéal familial vanté dans les années 50, il existe des disparités. Dans cette pièce commune, séparée des autres, c'est un moment de détente, de repas, de réunion.

Souvent dédiée à l'homme, le soir, pour ses activités après sa journée de travail, il n'est pas rare que sa femme y pratique ses activités domestiques comme la couture ou la lecture. Autrefois la pièce la plus réduite, elle est désormais la pièce essentielle et concentre la plupart des activités.

C'est un idéal, très années 50, où la famille se retrouve, et où chacun peut y pratiquer ses activités personnelles. Un retour des fermes « classiques » où la pièce commune concentrait la plupart des activités.

Télévision

Dans les années 50 et 60, la télévision est en noir et blanc et apparaît progressivement dans les foyers. La couleur est disponible en 1967. Les programmes ne sont au début que diffusés en soirée, il n'est pas encore question de se réveiller et de se coucher devant le poste de télévision.

Il y a 3794 postes recensés en 1950 et déjà 60 000 en 1952, puis 500 000 en 1956. L'émetteur de la Tour Eiffel ne couvre pour le moment que 10% du territoire national.

C'est un phénomène en pleine expansion qui sera achevé à la fin des années 60 où l'on considère que quasiment tous les foyers sont équipés en France.

Radio

Déjà populaire depuis les années 40, la radio va se développer grâce à l'invention du poste à transistor. L'écoute familiale autour du poste, au milieu du salon, va se transformer vers une pratique individuelle, avec des objets de plus en plus petits et miniaturisés. C'est dans cette décennie que se développent les radios périphériques (Radio Luxembourg, Europe 1, RMC...) qui multiplient les émissions et marquent le paysage radiophonique. Les speakers deviennent des animateurs et les émissions se diversifient face à la monolithique station d'Etat (RTF) qui diffuse débats, musique classique et émissions culturelles tandis qu'elles proposent une information vivante et des émissions plus légères et divertissantes.

Musique

On s'équipe en appareil de reproduction musicale, électrophone, tourne-disques, radio. Le disque vinyle arrive dès 1948 et va devenir une référence en tant que premier support d'écoute grand public. Les années 50, quant à elle, verront la naissance des systèmes audio personnels qui permettent leur écoute. Ce sont de grands meubles qui combinent une platine amplifiée, parfois la radio et le nécessaire pour stocker ou ranger ses disques.

Pipes et cigarettes

L'instrument classique de l'homme à la maison, mis en avant par la publicité. Les produits sont très genrés et montre un idéal masculin empreint de liberté et de domination. Fumer véhicule une image positive tantôt rebelle, tantôt socialement positionnée. La cigarette est omniprésente dans la bouche des héros de cinéma. Les femmes fument des cigarettes plus longues, mentholées mais discrètement ou pour incarner un personnage, car fumer reste largement un plaisir réservé aux hommes. (En 1953, 9% des femmes sont des fumeuses régulières contre 72% des hommes). Pourtant, dès les années 50, on commence à s'inquiéter des méfaits du tabac mais le tabac bon marché et une abondance de publicité font que les fumeurs sont de plus en plus

nombreux. Fumer devient une norme.

Les magazines féminins

Les magazines féminins, sont souvent destinées à la femme au foyer comme les magazines de mode (Elle, Marie-Claire...)

A partir de 1954, la proposition d'une femme cheffe du foyer est un modèle qui valorise le travail domestique.

L'accent est mis sur les connaissances à acquérir, les compétences à développer, les savoir-faire à mettre en oeuvre, autant d'éléments qui participent à reconnaître la professionnalité d'une fonction qui, jusqu'ici, invisibilisée et banalisée. Durant cette période, l'investissement de la sphère domestique est particulièrement encouragé par l'État qui cherche à ce que la natalité progresse (allocations, congés). Mais ce modèle de féminité répond également aux désirs des lectrices d'assurer une responsabilité dans la vie du pays : la maternité et les soins du foyer qui y sont associés sont une manière d'affirmer leur volonté d'agir dans une société qui vient tout juste de reconnaître leur citoyenneté. Les femmes sont invitées à être responsables de l'aménagement et de l'équipement du foyer mais aussi de l'alimentation des enfants et de leur éducation.

A l'appui de la vulgarisation de savoirs scientifiques nouveaux (psychologie du développement, nutrition) et d'une production industrielle émergente (électroménager, mobilier en série), la rédaction fournit les savoirs nécessaires aux femmes pour accomplir ces rôles. Même si les femmes demeurent sans salaire, leur relation au foyer est à présent présentée comme un métier à responsabilités. Ce changement de paradigme est incarné par la formule visuelle d'une femme à l'apparence soignée, cintrée dans son tablier, portant des chaussures à talons, maquillée et coiffée avec apprêt.

D'ABORD UNE MÈRE...

La fin de la Seconde Guerre mondiale marque l'apogée d'un modèle familial où le père qui travaille est le héros, le pourvoyeur des ressources tandis que la femme, mère au foyer, est par excellence « la fée du logis », entièrement dévouée à ses enfants et à son mari. C'est aussi la période du « baby-boom » (pic de natalité), une vague de naissances qui fait suite aux politiques natalistes mises en place par les gouvernements pour contrecarrer la crise démographique du début de XXe siècle dont la France souffre.

En 1944, les Françaises obtiennent la totalité de leurs droits politiques, mais elles ne seront guère perçues comme des individus autonomes et indépendants, et en tant que mères encore moins. La femme mariée est totalement dépendante de son mari. Être célibataire est vu comme une anomalie. La contraception et les avortements sont strictement interdits.

Dans le cadre de la politique familiale de l'État français, des mesures destinées aux mères sont instaurées comme l'assurance maternité, qui garantit le remboursement de tous les frais liés à l'accouchement et quatorze semaines de congés payés aux femmes salariées ou encore les allocations familiales et l'allocation de salaire unique, versées directement aux mères, femmes au foyer « inactives ». Ces allocations donnent une reconnaissance officielle aux tâches liées à la maternité. Donc, c'est plutôt en tant que mères que les femmes ont un rôle à jouer sur la scène sociale et politique d'après-guerre.

Tous ces droits sociaux dont profitent les mères ne leur sont pas personnellement destinés. Ils visent à soutenir le modèle de la famille traditionnelle, modèle apprécié par les natalistes. Ces derniers veulent maintenir les femmes rivées à leur destin de reproductrices, avec un manque total de considération pour ce qu'elles ressentent, désirent, endurent... Paradoxalement, les mères sont mises à l'honneur. La fête des Mères, inaugurée en 1918, réactivée sous Vichy, est officiellement instituée par décret en 1950 et, est ensuite, célébrée tous les ans.

Dans l'euphorie du baby-boom, la maternité est quand même loin d'être idyllique. L'accouchement médicalisé s'accompagne d'une véritable déshumanisation de ce moment si délicat. On parle même d'un accouchement à la chaîne. En promouvant la nouvelle méthode d'« accouchement sans douleur » mise au point par le docteur Lamaze on essaye de redonner aux femmes un peu de leur dignité perdue.

Les soins donnés aux nourrissons connaissent des nouvelles normes et pratiques. Les premières couches jetables font leur apparition. Les biberons à bague vissée et les premiers laits en poudre sont commercialisés. Une forte campagne publicitaire en fait la promotion, au détriment de l'allaitement maternel. Des livres, comme *L'enfant du premier âge*, édités par les services de la Sécurité sociale ou *Comment j'éleve mon enfant* de Francisque Gay, best-seller de la puériculture des années 50, deviennent des véritables manuels pour les parents.

La vie quotidienne des mères du baby-boom n'est pas facile. Les logements se révèlent trop étroits pour des familles en pleine croissance. Les tâches ménagères submergent les femmes. Les allocations familiales ne suffisent plus à couvrir les coûts de la vie. Les pères sont souvent absents de la vie de leurs enfants, même s'ils les aiment et participent aux

décisions qui les concernent.

Le contexte est propice aux développements de mouvements féministes. Les mères du baby-boom voient leurs filles choisir une autre voie qu'elles, revendiquant des libertés individuelles, notamment disposer de leurs corps et de contrôler leur fécondité.

Le baby-boom

La France connaît entre 1946 et 1995, la fécondité la plus élevée d'Europe occidentale. En mars 1946, est organisé le premier recensement de la population de l'après-guerre. Le nombre mensuel de naissances ne cesse de grimper pour passer de 50 000 naissances mensuelles en 1945 à 65 000 en janvier et février 1946 et 78 000 en mars.

Par la suite, des chiffres records sont enregistrés : 843.900 naissances en 1946, plus de 870 000 les deux années suivantes et enfin le point culminant 872 700 naissances en 1949.

Toute la décennie 1950-1960 enregistre un nombre des naissances annuelles supérieur à 800 000. Entre 1946 et 1949, les françaises ont alors un taux de fécondité correspondant à 3 enfants par femme. A la veille de la guerre, l'indicateur de fécondité est de 2.1 enfants par femme (selon les chiffres Insee).

Chronologie de la politique familiale en France

La première caisse d'allocations familiales de France a été créée en 1918 dans le Morbihan, suite aux efforts d'Émile Marcesche. Ému par la condition des femmes, mères de famille, qui trient le charbon pendant la Première Guerre mondiale, il convainc les patrons morbihannais de créer une caisse de compensation.

Dès 1932, la loi Landry généralise les allocations familiales pour tous les salariés de l'industrie et du commerce ayant au moins deux enfants. L'adhésion des employeurs à une caisse de compensation est maintenant obligatoire. Le montant des allocations diffère selon les catégories professionnelles et d'un département à l'autre.

En 1938, le décret-loi du 12 novembre crée des allocations familiales indépendantes du salaire et des entreprises.

Les allocations sont progressives, selon la taille de la famille et versées, quel que soit le revenu de la famille.

Des majorations sont accordées pour les familles dont la femme n'a pas d'activité salariale.

La première tentative d'une véritable politique familiale en France date de 1939. L'État institue le code de la famille et affiche clairement son objectif nataliste.

Dans cette perspective, il supprime l'allocation au premier enfant, en la remplaçant par une prime à la première naissance. Le barème est progressif à partir du troisième enfant. La majoration accordée aux femmes en 1938 est transformée en allocation de mère au foyer.

Par la « loi Gounot » de 1942, la représentation des associations familiales est organisée.

En 1945 par ordonnance sont créés l'UDAF (Union Départementale des associations familiales) et l'UNAF (Union Nationale des associations familiales).

Par ordonnance du 4 octobre 1945, le nouveau régime de la sécurité sociale est établie et la structure administration de l'organisation des caisses d'allocations familiales modifiée.

En 1946 est adoptée une loi qui définit les quatre prestations de la branche familiale de la Sécurité sociale : les allocations familiales sont versées sans condition de ressources

à partir du deuxième enfant ; l'allocation de salaire unique est versée dès le premier enfant ; les allocations prénatales et l'allocation de maternité.

L'allocation logement est créée en 1948. Accordée sous condition de ressources, elle est destinée à compenser les effets de la libération des loyers.

En 1963, l'allocation d'éducation spéciale (AES) des mineurs infirmes est créée. Cela permet aux parents des enfants infirmes ou gravement déficients de leur donner une éducation et une formation professionnelle adéquate.

Elle est accordée seulement aux enfants placés dans un établissement spécialisé.

GROSSESSE ET ACCOUCHEMENT

Pendant des millénaires, la femme accouche à la maison, dans un espace familial, entourée de personnes plus ou moins expertes. Au XIX^e siècle, le développement de l'obstétrique, de l'anesthésie et de l'hygiène, change les conditions d'accueil dans les hôpitaux. Au XX^e siècle, la majorité des accouchements ne se fait plus à domicile, mais en milieu hospitalier. Cela aboutit à une médicalisation totale de la naissance. En 1952, plus de la moitié des Françaises accouchent à l'hôpital. En 1962, le taux d'accouchements à l'hôpital est de 85%. Parallèlement, la mortalité maternelle régresse de manière spectaculaire : pour 100 000 naissances vivantes, on passe de 81 décès en couches en 1951 à 54 en 1957.

Le grand bouleversement des années 50 est « l'accouchement sans douleur », initié par l'accoucheur parisien Fernand Lamaze. La méthode, inspirée des recherches des médecins soviétiques, propose une préparation psychique et physique agissant sur l'anxiété et visant à supprimer la douleur.

En 1952, 500 accouchements « sans douleur » sont réalisés. Malgré ses succès évidents, l'expérience aura ses détracteurs, comme les médecins conservateurs et traditionalistes et les gestionnaires, trouvant la nouvelle méthode trop coûteuse en personnel, en locaux et en moyens. Malgré tout, de 1953 à 1956, la méthode se répand dans toute la France. À cette date, les femmes obtiennent de la Sécurité sociale, le remboursement de 6 séances de préparation, qui passent à 8 dans les années 60. En 1956, Pie XII donne son approbation à la méthode, ce qui lève définitivement les réticences des milieux catholiques.

Extra : Dans les années 50, une série télévisée américaine « I Love Lucy » (diffusée en France en 1999, avec le titre « L'extravagante Lucy ») sera la première à mettre en avant une héroïne. Femme au foyer, Lucy rêve d'une carrière dans le milieu du spectacle. La série adoptant son point de vue expose une volonté d'émancipation de la femme et se fait annonciatrice du féminisme. Pour la première fois, la grossesse d'une actrice est incluse dans un scénario. Jusqu'ici, les productions s'arrangeaient pour cacher la grossesse aux téléspectateurs. Cependant le mot « pregnant », anglais pour « enceinte » est jugé trop vulgaire pour la télévision et les expressions « elle attend un enfant » ou « elle est avec un enfant » sont préférées. Il est d'ailleurs amusant de lire que le titre de l'épisode annonçant la grossesse du personnage reprend le mot en français, soit « Lucy Is Enceinte ».

Les soins aux enfants

À la sortie de la guerre, la survie du nouveau-né est un objectif prioritaire. Les bébés étaient mal nourris. Les pénuries en toute sorte avaient affaibli les mères qui

allaient peu et mal. Les nourrissons fragilisés se défendaient mal contre les maladies infectieuses : diphtérie, rougeole, coqueluche.. Le taux de mortalité infantile est inquiétant : 82 décès pour 1000 naissances en 1944 et 113 en 1945.

Un nouveau système de protection est alors mis en place en 1945 : la protection maternelle et infantile (PMI).

De nouveaux corps professionnels sont créés, comme les puériculteurs et les assistantes sociales, femmes habilitées à surveiller et conseiller les mères. De nombreux manuels et guides, rédigés ou cautionnés par des médecins, contenant des normes de puériculture, accompagne les mères.

Entre 1940 et 1970, une trentaine de titres sont publiés. Les organismes de la Sécurité sociale éditent une brochure qui est distribuée gratuitement aux jeunes mères à partir de 1952.

Le ton des manuels des années 40 - début des années 50 est souvent autoritaire : « Il faut... » « Vous devez... ».

Le bébé est considéré comme un être fragile et malléable, qu'il faut protéger des maladies et dresser à de bonnes habitudes. Les références sont précises : courbe de poids et de taille, âges pour la dentition, la marche, la propreté.

Le ton change radicalement en 1956, avec la publication du livre *J'attends un enfant*, de Laurence Pernaud.

Ni médecin ni sage-femme, elle s'adresse aux femmes en partageant son expérience personnelle pour les aider à comprendre les bouleversements de leur vie pendant leur grossesse, avec empathie et bienveillance.

Au seuil des années 60, la forme s'adoucit complètement : « Vous pourriez... » « On conseille... ». La grossesse n'est plus une suite d'obligations et normes rigides, elle devient une source de joie.

La presse féminine

La presse féminine apparaît en France au milieu du XVIII^e siècle dans le cadre des salons mondains, sous la forme principalement de feuilles de mode et de périodiques littéraires. Elle expose alors une image très conventionnelle de la femme : maîtresse de maison et mère de famille discrète et élégante. Après la Seconde Guerre mondiale, la presse féminine affiche un essor considérable, grâce à une hausse du pouvoir d'achat et à une augmentation des temps de loisirs. Des conseils concernant la maternité font le sujet des nombreux articles. Par exemple, la revue *Foyer de France* (1943) invite les jeunes lectrices à « se préparer au plus beau rôle qui soit », évoquant leur futur rôle de mère. L'auteur pose le problème d'emblée : « nul n'aurait idée de se lancer dans un métier sans en avoir appris la technique, pourquoi le beau métier de maman serait-il, seul, livré au hasard ? À l'improvisation ? » Dans un autre numéro, la même revue évoque la nécessité pour les femmes de garder une belle silhouette,

après la grossesse. Intitulé « Être maman c'est être belle ! », l'article donne des conseils, illustrés de plusieurs photographies de mouvements de gymnastique permettant de « fortifier les muscles abdominaux » et de « retrouver un corps souple et robuste ».

Allaitement, biberons, lait en poudre

Dans les cliniques du baby-boom, l'allaitement n'est pas du tout encouragé. Pour le personnel hospitalier, il est plus facile de donner un biberon dosé selon les règles que d'initier la jeune mère à l'allaitement, avec ses aléas : crevasse, bébé qui ne prend pas assez de poids, etc.

La publicité y joue son rôle puisque la vente de lait infantile engendre de gros bénéfices. Les marques qui commercialisent les biberons et les laits en poudre sont celles liées à l'industrie agroalimentaire et plus particulièrement, la filière laitière.

En 1860, Henri Nestlé, pharmacien suisse, est le premier en Europe à élaborer une farine lactée, à base des céréales et de lait de vache, qui permet ainsi de lutter contre la malnutrition des bébés. Le premier lait en poudre est inventé en 1908 par le Suisse Maurice Guigoz.

Grâce au procédé de dessiccation, qui consiste à chauffer le lait de vache sous vide à basse température, le lait conserve toutes ses qualités nutritionnelles et ses vitamines. Le produit arrive en France en 1927.

Le biberon pouvant être donné par le père devient un symbole de libération de la femme. La régression de l'allaitement maternel va modifier la symbolique du sein. Le sein perdant sa fonction physiologique, envahit l'imaginaire d'une autre façon. Il devient le sein esthétique, érotique, médiatique, médical ou publicitaire ou enfin maternel. Ce phénomène est amplifié par le courant dit de « libération sexuelle ».

Le biberon sera préféré par les mères jusque dans les années 1970.

Les couches jetables

Très vite perçue comme une véritable petite révolution, la couche bébé jetable permet de simplifier considérablement la vie des mères de famille. Auparavant, changer bébé générait des tâches longues et laborieuses : il fallait faire tremper les couches souillées, les laver, les faire sécher... L'invention de la couche bébé à usage unique a donné plus de liberté aux femmes.

C'est en Écosse que la première couche jetable pour bébé voit le jour. En 1947, Valérie Hunter Gordon, jeune maman de 30 ans attend son troisième enfant. À la perspective de devoir laver et repasser des langes de nouveau, la jeune femme a l'idée de fixer à une sorte de culotte faite en toile de parachute, un rembourrage jetable. Elle utilise de la cellulose pour le rembourrage, du coton pour adoucir le contact de la culotte avec la peau de bébé et remplace les épingles à nourrice par des pressions. En quelques mois, Valérie Hunter Gordon confectionne plus de 400 pièces pour ses amies. En 1948, elle dépose le premier brevet.

Deux ans plus tard, la compagnie des drugstores Robinsons met en vente Paddi, la première couche jetable. La Paddi reste leader sur le marché mondial jusqu'en 1961 lorsque Victor Mills, un ingénieur chimiste américain remplace les

pressions par des bandes adhésives et améliore la qualité de l'absorption des couches jetables. La couche jetable dans sa forme actuelle est née ! Elle sera commercialisée sous la marque Pampers (en anglais, « to pamper » veut dire choyer, dorloter, bichonner).

En France, elle débarque en 1971, quand les frères Willot importent la technologie de la couche développée par Procter & Gamble et la commercialisent sous le nom de « Peadouce ».

La mode enfantine

Le retour de la femme au foyer apporte aussi le retour vers des tenues plus féminines, plus élégantes. On s'intéresse aussi à la mode enfantine.

On commence à concevoir des vêtements adaptés à sa morphologie en fonction de son âge et de ses activités.

Jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, fille et garçon sont habillés en robe et coiffés de la même manière jusqu'à l'âge de 6 ans. Ce n'est que progressivement que s'est créée une mode propre à l'enfance.

Après la Seconde Guerre mondiale, la mode enfantine commence à intégrer les notions modernes de confort vestimentaire, suite au développement des fibres synthétiques et à la production de masse. Les vêtements sont aussi moins rigides et plus faciles à enfiler grâce à l'apparition du Velcro et de la fermeture Éclair qui remplacent l'épingle à nourrice. À chaque âge correspond un style vestimentaire. Au début de XXe siècle, une liberté de mouvement est donnée aux nouveaux nés avec la barboteuse, habit unisexe. Les enfants peuvent la porter jusqu'à leurs 6 ans. Dans les années 50, la grenouillère fait son apparition et est portée elle aussi indistinctement par les enfants des deux sexes.

Elle connaît un succès populaire immédiat. À partir de 1940, le body est créé, en tant que sous-vêtement en une pièce, mais ce n'est qu'à partir des années 60 que le body va devenir pratique, grâce à la fermeture à l'entrejambe par des pressions, pratique pour changer la couche.

La première paire de chaussures pour bébé est créée en 1936, par Babybotte. Cette marque créée aussi en 1955, le concept breveté du bloc-talon, afin que bébé puisse dérouler son pied, du talon à la pointe.

Le Velcro : Les années 1950 voient aussi la naissance du Velcro, un ingénieux système de liaison amovible, qui remplace les boutons ou les fermetures éclair.

Aujourd'hui ils sont partout : sur les couches-culottes (leur premier marché), les chaussures des enfants, etc.

Le Velcro a été inventé par l'ingénieur suisse Georges de Mestral. L'idée lui est venue en 1941, de retour d'une promenade à la campagne. Il remarque qu'il est difficile d'enlever les fleurs de bardane accrochées à son pantalon et à la fourrure de son chien. Il observe ces fleurs au microscope et remarque qu'elles présentent de petits crochets élastiques qui s'accrochent aux mailles des tissus.

Lorsqu'on les décroche, ils reprennent leur forme de départ. Son système se compose de deux morceaux de tissu en nylon, l'un avec des milliers de petites boucles, l'autre avec des milliers de petits crochets. L'idée est brevetée en 1951 et la société Velcro SA est fondée en 1952.

Le nom de « velcro » combine deux mots : « velours » (désignant la texture bouclée) et « crochets ».

L'éducation des enfants

Dans les années 1950, fille et garçon n'ont pas la même éducation. Même si le programme d'étude est commun, ils sont éduqués dans des écoles séparées, en fonction du rôle social auquel chacun est destiné. Il y a des disciplines masculines et d'autres féminines. L'enseignement féminin est avant tout littéraire, artistique et pratique. Elles n'étudient pas le latin, le grec ou encore les sciences. La différenciation entre sciences et lettres devient alors un stéréotype : sciences, mathématiques pour les garçons, lettres pour les filles.

Les matières privilégiées pour les filles sont la musique, la littérature française, le dessin, la morale. En 1942, le gouvernement de Vichy rend obligatoire l'enseignement ménager, pour revaloriser la famille et maintenir les femmes au foyer. Une ou deux fois par semaine, à l'école, les filles apprennent à ranger, à faire les lessives, la couture, le tricot ou bien même s'occuper des enfants.

Pour les jeunes filles des années 50, l'objectif est bien déterminé : être formatées pour devenir le portrait de leurs mères : bonne épouse, bonne mère, bonne ménagère. Nombreuses sont les filles qui n'avaient pour autre projection dans l'avenir que le mariage et la reproduction du quotidien maternel. Mais au-delà de l'éducation scolaire, l'éducation familiale est de grande influence. Jeux, jouets ou livres enfantins sont là pour montrer aux jeunes filles comment « imiter maman ».

Les poupées

Célèbre dans les années 50, la poupée Françoise (née Josette et créée par la Société Nobel française) est choisie, en 1951, par le magazine féminin « Mode et Travaux », pour être la poupée que les petites filles peuvent habiller grâce à la double page de conseils et patrons proposés dans un article appelé « le journal des petites filles de Modes & Travaux » : « Nous vous présentons Françoise, que vos parents seront heureux de vous offrir pour vos Pâques si, comme nous n'en doutons pas, vous avez été sages et avez bien travaillé en classe durant ce deuxième trimestre. » En août 1954, la poupée Françoise annonce, dans le même magazine, la naissance de son « frère », Michel : « Je t'annonce une bonne nouvelle. Je vais avoir un petit frère le mois prochain. » Comme pour Françoise les petites lectrices pourront lui confectionner une garde-robe à la mode de l'époque.

Les poupées mannequins

Avec le développement des matières plastiques, une nouvelle génération de poupées de mode fait son apparition après la Deuxième Guerre mondiale. Les poupées mannequins, conçues pour être habillées avec des vêtements à la mode, ont comme principale caractéristique le fait de reproduire

les proportions stéréotypées du canon de la femme adulte des années 1950.

La première sera la poupée Cissy, sortie en 1955 aux États-Unis, chez Madame Alexander : poitrine adulte, pieds cambrés faits pour porter des hauts talons et garde-robe chic.

Quatre ans plus tard, toujours aux États-Unis, voit le jour la plus célèbre, la plus vendue et la plus controversée

des poupées : Barbie. Née en 1959, elle est inspirée en vérité d'une poupée allemande, Bild Lili (1955), dont elle reprend les caractéristiques : morphologie adulte et garde-robe contemporaine. Elle connaît un succès immédiat avec son maquillage prononcé, sa poitrine opulente, sa taille ultrafine et ses longues jambes. Elle est en totale opposition avec les poupées de l'époque, de style rond et asexuée.

Ses mensurations disproportionnées vont créer un vrai débat. Aujourd'hui, ses représentations sont plus réalistes. En France, Barbie, au tout début, a été plutôt mal accueillie. Elle est présentée en France lors du Salon International du Jouet de 1963 à Lyon. Les Français la trouvent « trop Américaine, trop vulgaire ». La parution d'un article intitulé « La poupée qui est une vraie femme », dans le quotidien *Paris-Presse- L'Intransigeant*, change la donne. Barbie est lancée, les petites parisiennes se l'arrachent !

La publicité

Le milieu des années 50 est marqué par la montée du pouvoir d'achat, la naissance d'une société de consommation et de loisirs et l'essor de « la réclame ».

Parfait reflet de la société, les publicités présentent les hommes en tant que producteurs et les femmes en tant que consommatrices. Stéréotypées, les publicités qui leur sont destinées font toutes référence à la maison, la cuisine, les enfants ou à la lessive ou toutes tâches domestiques.

La publicité profite de la vague du baby-boom. La femme est montrée sous un nouvel angle : dans son rôle de mère, très attentive, fière de s'occuper de ses enfants et de contribuer à leur bonheur.

Souvent, les affiches mettent en avant l'image d'une jeune mère et de son enfant. Le binôme est présenté en parfaite complicité, sourire aux lèvres et sérénité.

MARIAGE ET SEXUALITE

« Il ne suffit pas que le “home” soit agréable et riant ; il faut que Madame le soit aussi, au physique comme au moral. Que, dès le matin, tes vêtements soient nets, ta chevelure soigneusement peignée ; [...] en présence de ton mari, conserve toujours propreté, distinction, même un brin de coquetterie » P.DUFOYER, *L'intimité conjugale, le livre de l'épouse*, 1946

« Fais attention, méfie-toi des garçons ! »

« Méfie-toi des filles de mauvaise vie ! »

Il a fallu un long cheminement des mentalités pour que les individus osent s'affranchir de l'influence de la religion, de la famille, du village. De nouveaux comportements se sont éveillés à la fin du XIX^e siècle et affirmés le demi-siècle suivant.

Sous le Régime de Vichy, l'État intervient dans la vie privée des Françaises pour en contrôler la sexualité à travers de nombreuses lois et mesures répressives à l'encontre du divorce, de l'avortement, de toutes formes de sexualités autres que maritales et reproductives.

La Libération ne constitue pas une remise en cause de cet interventionnisme. Sonne alors l'heure de la « reconquête de la virilité » des vaincus et du rattrapage des années de jeunesse perdues.

Pourtant, dans la clandestinité, les écritures intimes — correspondances et journaux — rendent compte de retrouvailles qui ne se déroulent pas toujours dans la chambre conjugale, et parfois révèlent des adultères. Dans les récits d'après-guerre, le flirt « triomphe » et modifie le rapport des jeunes — et particulièrement des filles — à la sexualité. La première mutation est la fin des mariages arrangés, effectifs depuis les années 1920. L'exode rural et le salariat rendent les jeunes gens plus autonomes. Les couples affirment que les relations matrimoniales doivent avant tout être fondées sur un sentiment réciproque. L'amour est revendiqué, mais les nécessités sociales ne disparaissent pas. On se rencontre au travail, à l'usine, au champ, dans les fêtes de village et fêtes de famille. Savoir danser devient le passeport indispensable de l'amour. Les jeunes gens prennent l'habitude de sortir le dimanche, de se revoir. Ils se fréquentent. On compte entre 1950 et 1960 une moyenne annuelle de 320 000 mariages célébrés. Une femme des années 50 se marie en moyenne à l'âge de 24 ans.

L'éducation amoureuse et sexuelle reste négative, et familiale. « Fais attention, méfie-toi des garçons ! » répète-t-on aux filles. « Méfie-toi des filles de mauvaise vie ! » dit-on aux garçons. L'initiation des jeunes hommes subsiste. Les « puceaux » (garçons vierges sexuellement) sont moqués, ils se déniaient avec des prostituées ou des filles « légères ». Les jeunes filles sont surveillées, plus prudentes, et demandent l'assurance d'être épousées. Les liaisons sont mal vues, et les grossesses avant mariage également. « La bêtise doit être réparée ». Si le garçon prend la fuite, il est unanimement condamné. En général, l'enfant est refusé quand la mère n'est pas mariée. Les filles-mères subissent l'opprobre général. Les liaisons avant mariage vont pourtant se développer.

Un cinquième des filles ont des relations pré-nuptiales au début du siècle, la moitié dans les années 1950.

Par rapport à la génération précédente, les couples assument leur sexualité préconjugale et se formalisent de la perte de la virginité. Les contacts, les caresses et le baiser profond sur la bouche, autrefois jugé scandaleux, même en privé,

devient le symbole de la passion. Les femmes gardent toutefois une certaine pudeur. Dans la chambre conjugale, on se déshabille, mais on reste dans le noir. L'influence de la psychanalyse et de la sexologie a favorisé la tolérance vis-à-vis de l'onanisme. Seule l'Église catholique continue de dénoncer la masturbation comme un péché grave.

Même si les femmes semblent moins enclines à adopter cette pratique, elles sont peut-être surtout plus réticentes à la déclarer. La masturbation reste associée à un échec, celui de l'absence de partenaire ou une sexualité conjugale « ratée ». La sexualité anale et orale ne figure dans aucun texte féminin, mais est évoquée dans les correspondances masculines. Ces pratiques sont jugées transgressives par la société. La sodomie est associée à l'homosexualité et la fellation à la prostitution. Ces pratiques sont pourtant adoptées comme moyen de contraception, à la place du coït interrompu.

Jusqu'à la création des premiers centres de Planning familial, le contrôle des naissances rime avec chasteté, coït interrompu les techniques de contraception restent limitées, car interdites ou difficiles d'accès. Refuser la maternité équivaut à remettre en cause à la fois la procréation comme finalité de la sexualité et la vocation de la femme à être mère. Malgré les risques physiques, sociaux et culturels que présente l'avortement, un tiers des femmes ordinaires y ont recours.

Après la répression très dure du régime de Vichy et des années qui suivent immédiatement la Libération, la loi sur l'avortement est de moins en moins appliquée.

Dans les années 50-60, certaines femmes obtiennent le soutien de médecins, de « faiseuses d'ange ». La technique de l'aiguille à tricoter, bien qu'archaïque, reste d'usage courant dans les milieux sociaux défavorisés jusque dans les années 1950.

LA GARDE-ROBE

« *Mon rêve. Rendre les femmes plus belles et plus heureuses* ». Christian Dior. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les femmes, qui ont endossé l'uniforme de travail de leurs maris alors qu'ils étaient au front, sont à la recherche de féminité, de chic et d'élégance. Cette requête a été entendue par de nombreux créateurs de mode, avec en tête de liste le grand couturier Christian Dior et son *new-look*. Parallèlement, de nombreux progrès techniques ont été réalisés au service de la mode : c'est l'avènement du polyester, du polyamide et de l'acrylique.

Grâce à ces avancées, le prêt-à-porter voit le jour progressivement dans les maisons de couture. La mode des années 50 est aussi marquée par le retour de la maison Chanel, qui avait cessé ses activités depuis la guerre. Coco Chanel introduit le fameux petit tailleur en 1954. Paris devient la capitale mondiale de la mode.

Mode et luxe s'expriment à travers des stars du cinéma, ainsi hissées au rang d'icônes. Hubert de Givenchy fait d'Audrey Hepburn son égérie en créant ses tenues dans « *Diamants sur Canapé* » (notamment la robe « *sack* » aux lignes droites) ; et Marilyn Monroe devient l'emblème du style glamour avec ses robes corolles, ses longs gants et ses jupes crayons.

Deux hommes participent à la naissance du prêt-à-porter : Albert Lempereur et Jean-Claude Weill. L'apparition du prêt-à-porter engendre la très grande distribution en série des vêtements dans toutes les tailles, tout en maintenant l'exigence du glamour et l'élégance. La Haute Couture devient la vitrine des tendances des modes.

La mode des années 50 se caractérise par des contrastes. Jupes larges et jupons sont autant appréciés que les jupes crayons qui soulignent la silhouette.

Les pantalons disparaissent définitivement des garde-robes féminines. Des chemisiers ajustés sur des jupes ainsi que des costumes extrêmement bien détaillés sont les habits à la mode. La génération « *baby-boom* » lance une mode plus décontractée, plus sportive ; à l'image des stars du cinéma, de la chanson et du sport. Ils inventent leur propre style.

À la maison, les femmes cuisinent, nettoient et s'occupent des enfants. Le vêtement de la femme au foyer est une robe balanoire à jupe ample en coton. Le tissu peut être imprimé, à carreaux ou à fines rayures. La robe chemise est la conception la plus populaire. Elle se boutonne sur toute la longueur du devant ou juste au niveau du corsage.

Les habits ont généralement des manches courtes 3/4, de grandes poches, un col et une fine ceinture assortie en tissu. Côté sous-vêtement, la gaine est de mise pour obtenir une silhouette féminine à taille fine très en vogue.

Les décolletés profonds sont l'apanage des pin-up voluptueuses pour des poitrines mises en valeur. On aime porter des dessous de robe : combinaisons, jupons...

Dans l'air du temps également, les guêpières en tissu élastique qui amincissent la taille, combinée à des jupes cintrées à fronces. Ces guêpières sont en général baleinées et permettent de modeler la taille, de maintenir la poitrine et d'accrocher les bas nylon.

Côté maillot de bain, le bikini est créé en 1946 par Louis Réard, mais n'est pas tout de suite adopté. En 1956, Brigitte Bardot brûle l'écran dans : « *Et Dieu... créa la femme* ». Elle y incarne tout à la fois l'érotisme, la sauvagerie, et la fragilité. Elle devient un sex-symbol international. Toutes les jeunes filles françaises veulent le bikini en toile Vichy. La presse, « *Vogue* », « *Elle* », « *Marie Claire* » présente les

premiers modèles tout faits et tous prêts à porter.

L'HYGIÈNE CORPORELLE

« Une enquête du magazine *Elle* en 1951 révèle que 37 % des femmes ne font leur toilette complète qu'une fois par semaine, 39 % ne se lavent les cheveux qu'une fois par mois et 25 % ne se brossent jamais les dents ».

L'évolution de l'hygiène corporelle est intimement liée à la salle de bain moderne. Pièce à part entière, elle apparaît en Angleterre et aux États-Unis dès le début du XXe siècle. En France, il faut attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale. En 1946, seulement 6 % des résidences principales ont une douche ou une baignoire. En 1951, un tiers des Français « trouve normal de se laver dans la cuisine ».

Trois ans plus tard, seulement 10 % des habitations en sont équipées. Ce sont de toutes petites pièces, équipées d'une douche, d'une baignoire sabot, d'un lavabo simple et plus rarement d'un bidet.

La toilette a donc lieu pour la majorité des Français dans la cuisine. Elle se fait le matin, à l'aide d'une cuvette, d'un broc. On se lave rapidement le visage, le cou et les mains. La généralisation progressive de l'eau courante permet l'installation de lavabos dans la plupart des maisons. En porcelaine vitrifiée, il reprend souvent des formes anguleuses d'inspiration Art-Déco. À une époque où l'accès à l'eau est encore difficile, le bain n'est qu'hebdomadaire, la plupart du temps dans un baquet en métal.

L'eau est chauffée sur la cuisinière. Si baignoire il y a, celle-ci est souvent une baignoire sabot, plus adaptée aux petits espaces des logements en cours de reconstruction. Les salles de bain dédient peu de place au rangement.

Les produits sont peu nombreux. Seules les armoires de toilette en formica font leur apparition, pour des raisons de résistance, de légèreté et de coût.

Prendre un bain ou une douche reste donc un luxe.

Les municipalités par souci d'hygiène, font édifier des établissements dits « *bains-douches* » qui offrent la possibilité de se laver à coût modéré. Les bains-douches déclinent quand se développent les salles de bains à domicile.

Si le gant de toilette existe déjà, les grosses éponges naturelles, rondes, blanchies et aseptisées sont préférées aux éponges synthétiques végétales. Le tissu éponge devient la matière reine de la salle de bain. Jusqu'en 1956, le linge est blanc pour pouvoir facilement être bouilli. À partir de cette date, la couleur est introduite.

Le linge de toilette reste traditionnellement rangé avec l'ensemble du linge de maison.

Jusqu'aux années 1950, le bloc de savon de Marseille jouit d'un quasi-monopole dans le domaine des produits savonneux. Il sert aussi bien au lavage du corps et des cheveux que du linge. Présenté en gros blocs, il a cette particularité de sentir plutôt mauvais, ou dans le meilleur des cas, de ne pas avoir d'odeur du tout. Néanmoins les savonnets Bébé Cadum, Monsavon, Palmolive et Roger & Gallet, avec leur format plus adapté et leurs odeurs parfumées, sont de plus en plus présentes dans les salles de bain.

L'hygiène dentaire progresse significativement après la Deuxième Guerre mondiale. Les soldats avaient l'obligation de se brosser les dents. Les brosses sont faites de poils de nylon souple. La marque Sanogyl, exclusivement vendue en pharmacie, est alors la plus connue.

Au XXe siècle, les femmes recommencent à s'épiler les jambes, les aisselles et le pubis. En Amérique, Gillette

conçoit le premier rasoir pour femme en 1915 et commence rapidement à faire de la publicité pour les rasoirs et les crèmes dépilatoires dans la rue. En 1940, Remington lance le premier rasoir électrique pour femme. En raison d'une pénurie de nylon à cause de la guerre, beaucoup de produits dépilatoires sont arrivés sur le marché, car les femmes portaient les jambes nues, sans collants ni bas. Dans les années 50, l'épilation est devenue plus acceptable socialement et les femmes préfèrent utiliser le rasoir plutôt que les crèmes dépilatoires pour se raser les jambes et les aisselles. De nombreuses femmes utilisent aussi une pince à épiler pour arranger leurs sourcils.

La première serviette hygiénique lavable, Kotex, est inventée en 1920 par Kimberly Clark (commercialisée en France à partir de 1963). Earl Hass invente en 1937 le tampon. La majorité des femmes des années 1950 utilisent la ceinture sanitaire qui se présente sous la forme d'une bande de tissu en coton que les femmes attachent à une ceinture à l'aide d'épingles.

LA MISE EN BEAUTÉ

La révolution industrielle, l'essor des grands magasins et l'apparition de l'eau courante ont modifié la façon de prendre soin de son corps, et par conséquent, les canons de la beauté. Plus question de quitter la maison sans s'être soigneusement maquillées et habillées.

La femme sablier

Après le choc de la Seconde Guerre mondiale et ses années de rationnement, de privations, les femmes rejettent la minceur comme le synonyme de tout ce qu'elles ont souffert. La taille fine reste à la mode, mais la beauté parfaite exige une poitrine généreuse, des formes pulpeuses et sensuelles. La nouvelle mode de la minceur et du juste poids évolue à la baisse, dans les années 1950. Le poids conseillé par la revue « Votre beauté » pour une femme d'1m60 passe ainsi de 60 kg en 1929 à 51,5 kg en 1939, pour descendre en dessous des 50 kg après la guerre. Marilyn Monroe, Jane Mansfield et Brigitte Bardot ont toutes en commun une taille de guêpe, surmontée d'une poitrine des plus généreuses.

Volume maîtrisé et mise en plis parfaite

Volume maîtrisé et mise en plis parfaite les femmes désirent des coiffures au volume maîtrisé et à la mise en plis parfaite. Les cheveux sont courts ou longs. Les brushings se veulent volumineux. Les coiffures à la mode sont celles de grandes icônes du cinéma hollywoodien.

Les boucles sculptées blond platine de Marilyn Monroe est la coiffure qui a certainement le plus marqué les esprits des années 50. Elles sont portées sur des cheveux au carré long ou mi-long. Le blond platine devient le symbole du glamour et de la séduction.

À la tendance des coupes féminines vient une toute autre vision de la femme. Plus libres et un peu plus affirmées, certaines femmes affichent alors une coupe à la garçonnette (ou coupe « pixie »). Cette coupe courte laisse apparaître la nuque. Cette coiffure est finalement tout aussi féminine. De nombreuses femmes adoptèrent alors des coupes de cheveux courtes en désordre. C'est une nouvelle fois l'actrice d'Audrey Hepburn qui représente la tendance.

Le chignon banane, au volume maîtrisé, est tout autant apprécié par les femmes ! Ce chignon tiré à quatre épingles avec du volume sur le dessus de la tête se veut glamour et chic en toutes circonstances.

Oeil de biche et lèvres pulpeuses

Oeil de biche et lèvres pulpeuses le maquillage des années 50 s'inspire de celui des stars de cinéma : rouge à lèvres écarlate, eye-liner noir et teint parfait. Les sourcils sont épilés et redessinés au crayon.

Les marques américaines, comme Elizabeth Arden ou Avon remportent de ce fait un grand succès. La chimie industrielle développe en outre des colorants synthétiques qui permettent de multiplier les couleurs. Pour répondre aux nouveaux besoins des femmes, de plus en plus actives, les cosmétiques se miniaturisent pour se glisser dans le sac à main.

CHRISTIAN DIOR : La Seconde Guerre mondiale vient de se terminer lorsque Christian Dior, modéliste passionné,

fonde sa maison et présente en 1947 sa première collection. Ses créations insufflent le renouveau, la beauté et le bonheur auquel aspire la population française après les longues années de conflit. Le créateur agite le monde de la mode en inventant des modèles qui renouent avec l'élégance et la légèreté. Jupes amples et gonflées coupées à mi-mollet, froufrous, taille cintrée, poitrine ronde : le « New Look » — nom donné par Carmel Snow, alors rédactrice en chef du Harper's Bazaar —

est un hymne à la féminité et à la séduction.

MARILYN MONROE : Celle qui fait la toute première couverture du magazine Playboy en 1953 reste l'icône pin-up des années 50 ! Actrice et chanteuse, son rôle dans le film « Sept ans de réflexion » et ses formes pulpeuses lui valent l'étiquette de la femme la plus glamour !

Tout le monde se souvient de la scène mythique dans laquelle l'actrice retient sa robe blanche au-dessus d'une grille de métro... Elle était sans conteste le sex-symbol de l'époque.

GRACE KELLY : Grace Kelly accède vraiment à la célébrité après son passage dans le film « Le train sifflera trois fois ».

La Princesse qui débarque à Monaco avec ses 60 valises de vêtements est l'incarnation même de l'élégance. Ses goûts sont souvent audacieux, mais avant-gardistes, car largement imités, comme elle le prouve en portant la robe Mondrian d'Yves Saint-Laurent !

AUDREY HEPBURN : L'actrice entretient une histoire « d'amitié amoureuse » avec le créateur Hubert de Givenchy pendant 40 ans. On ne peut s'empêcher de penser à l'incroyable robe fourreau qu'il lui confectionne pour le film « Diamants sur canapé », ou à ses petites robes noires.

La star est une référence dans l'art de porter des accessoires très féminins comme un bijou ou des ballerines, dans un style globalement masculin. **BRIGITTE BARDOT** : Elle débute à 15 ans, comme mannequin et fait la couverture de « Elle » en 1949. Brigitte Bardot mise alors sur des robes froufrouantes de babydoll et joue avec son côté femme enfant. Avec ses mensurations de rêve (90-60-90), elle marque toujours sa taille d'une large ceinture ou d'un pantalon Capri, qu'elle aime associer avec une marinière. L'actrice popularise également les hauts à col large, et aux épaules dénudées, qui mettent en valeur son joli décolleté. Ce type de décolleté s'appelle désormais l'encolure Bardot. Elle popularise la ballerine.

LE COL CLAUDINE : c'est Audrey Hepburn qui apparaît la première en chemisier rouge à col Claudine !

Cette silhouette de femme enfant provoquée par cette blouse au col rond lui vaut l'adhésion de toute sa génération qui se met elle aussi à imiter le col de la fameuse héroïne de Colette dans « Claudine à l'école ».

LES CHAPEAUX ET BIBIS : Si les femmes des années 50 se coupent les cheveux ou adoptent le chignon, c'est pour mieux porter le chapeau ! Le chapeau rond et démesuré à la Audrey Hepburn ou le bibi, sa petite version sont des couvre-chefs, signes d'une grande élégance.

LA ROBE COROLLE : Cette robe, imaginée par Christian Dior se caractérise par son buste moulant et son jupon gonflé, est une pièce pilier du style « New Look ».

LA JUPE CRAYON : ce modèle près du corps et en dessous des genoux connaît son heure de gloire dans les années 50 ! Adoptée par des stars du cinéma comme Marilyn Monroe

ou Grace Kelly, cette pièce chic atterrit dans le vestiaire de toute cette génération.

LA SAINTE CATHERINE : Le 25 novembre, jour de la Sainte Catherine, est le jour des Catherinettes. On y fête les jeunes filles de 25 ans qui ne sont pas encore mariées. La tradition veut qu'elles portent un chapeau extravagant aux tons jaunes et verts confectionné pour, ou par elles. La tradition de Sainte Catherine remonte au Moyen âge. À l'époque, les filles de 25 ans qui n'étaient pas encore mariées revêtaient des tenues et des chapeaux extravagants et se rendaient en cortège devant une statue de Sainte Catherine pour la parer de fleurs, rubans, chapeaux... Elles coiffaient Sainte Catherine dans l'espoir de trouver un mari ! Le jaune symbolise la réussite et la couleur verte symbolise l'espoir.

Et après ?

Etre femme des années 50, c'est une abondance de clichés véhiculés par la publicité et par l'héritage d'années de domination masculine. Les années 50 montrent un idéal fantasmé comme un dernier garde-fou à l'inéluctable processus de modernisation de la société. Comme on le verra, ce processus sera long et semé de petites victoires çà et là, dès l'après-guerre puis surtout dans les décennies suivantes. Malgré cela, si le combat principal de s'approcher d'une égalité homme / femme n'est toujours pas atteint aujourd'hui, de multiples avancées ont eu lieu en France. Des droits ont été conquis mais d'autres restent à conquérir. Cet esprit de conquête même s'il est peu visible dans les années 50 est pourtant déjà là. Et paradoxalement, la société qui se construit dans cette période va permettre l'évolution de la place de la femme dans le foyer et la société dans son ensemble.

Pendant les années de croissance, à partir des années 50, les femmes investissent le marché des emplois tertiaires, les services publics dans le domaine de la santé, l'éducation et le social. Une salarisation massive qui les détache peu à peu de la charge paternaliste de leur mari. Des lois permettent de concilier la vie de famille dont elles restent les garantes, avec la vie au travail.

Pour autant, la publicité génère toujours les mêmes images de la femme au foyer bienheureuse, maîtresse de la maison et des charges qui en incombent et ce, toujours avec le sourire. Un sourire d'autant plus entretenu que les objets qui commencent à abonder à cette époque libèrent la femme des tâches les plus rébarbatives et facilitent son quotidien, selon la réclame. Mais le développement des appareils électroménagers leur a permis tout de même d'accomplir les tâches ménagères plus rapidement et donc d'avoir plus de temps libre. Pour étudier, se former et... réclamer plus de droits

Ce sont surtout les années qui suivent et Mai 68 qui vont accentuer et renforcer la place de la femme dans la société française. Cette évolution, bien que lente, va transformer profondément la société dont les fondements se trouvent dans les années 50. Rappelons qu'il faut attendre 1965 pour que les femmes se libèrent de l'autorisation de leur mari pour exercer un emploi.

La vie « idyllique » vantée dans les années 50 reste dans les mémoires de celles qui les ont vécues et dans une vision fantasmée par le biais des représentations commerciales ou artistiques. Pourtant, il reste de nombreuses étapes pour parfaire ce qui a été engagé et enfin accéder à une égalité homme-femme, l'histoire n'est pas finie et commence -peut-être même, un nouveau cycle. Et après ?